

La diphtongaison en catalan

A MM. P. Fabra et A. Griera.

Nous nous proposons de déterminer la place du catalan par rapport aux autres langues romanes — spécialement celles de l'Ouest —, eu ce qui concerne les phénomènes de diphtongaison. La diphtongaison a-t-elle eu lieu en catalan? Et si elle a existé — comme nous le croyons —, quelle a été sa nature : spontanée, conditionnée ou l'une et l'autre à la fois? Quelles voyelles a-t-elle affectées? Quel est son domaine géographique? Quel en est le mécanisme et la date approximative? Tout autant de questions auxquelles nous essaierons de répondre.

* * *

Dans tout le domaine catalan, *é* et *ó* romans suivis d'un élément palatal, dont nous tâcherons de préciser la nature et les effets, sont passés respectivement à *i* et *u*.

Les faits sont résumés dans le tableau ci-dessous :

ó + *y*-

**plöia* (cl. *plüvia*) > *plúje*, *tröja* > *trúje*.

é, *ó* > (*d*) *y*-

mëdiu > *mié*, *mëdia* > *miéje*, **desëdiat* > *deziéje*, d'où le subst. *dezié*.
hödie > a. c. *uy*, *vuy*, anj. *ébüy*; *ödiu* > a. c. *huix*; *mödiu* > a. c. *mug*; *pödiu* > *púé*; **podiat* > *púje*, *trimödia* > *tremúje*
**inödiu* < *enúé*.

é, *ó* + *ly*-

mëlius > a. c. *mills*.

germ. **orgōliu* > *urgúl*, *fōliu* > *fúl*, *fōlia* > *fúle*, *despōliat* > *despúle*, **vōles* (cl. *volo*) *búl* et *búy*; *joliu* > *júl*, *loliu* > *lúl*; *dōliu* > a. c. *dull*

ó + *ly*

mōlliat > *múle*, **re* + *mōlliat* > *rēmúle* d'où postv. *rēmúl* «mouillure».

é, ó + *ry-*

fēria > *firē*, *hēri* > **hery* devant initiale vocalique > a. c. *hir* auj. *ét*; **monastēriu* > *munēstí*.

cōriu > *kúyr* et *kúyru*, **mōrio* > a. c. *muyr*, conservé en bal. mod., représenté par *múyk* en val.

é, ó + *ny-*

ingēniu > *enjín*; *gēniu* > *jín*. *Catalōnia* > *Ketelúnē*.

ó + *mny-*

sōmniu < *súu*.

é, ó + *ssy-*

**prēssia* (d'après *pressum*) > *príce*; **frēssia* (d'après *fressum*) > *fríe* subst. «mou».

**pōssio* > a. c. *puix*; **pōssiat* > a. c. *puixa*; *grōssiu* > *grúe*.

ó + *sty-*

**pōstius* > *púe*, **de* + *pōstius* > *dépúe*; cf. a. c. *puys*, *depuys*.

é, ó + *kl-*

vēclu (pour *vetulu*) > *Vill* (*Castell-*); *spēculu* > *espít*.

ōc(u)lu > *úl*, **trō(u)lu* > *trúl*, **scōc(u)lu* (cl. *scopulum*) > vieux *eskúl*.

é, ó + *ks-*

sēx > *sís*, *ēxit* > *ic*; *tēxit* > a. c. *tix*, auj. *tēçé*.

cōxa > *kúe*, *prōximu* > a. c. *pruixme*, *pruxme*.

é, ó + *kt-*

pēctus > a. c. *pít*, auj. *pít*; *delēctu* > *délít*, *exerēctu* > *ecerít*, *lēctu* > *lít*, *profēctu* > *prufít*, **jēctat* > *jité*; *jēctu* > a. c. *gít* «jet», *despēctu* > *dēspít*, *pēctíne* > **pítne* > *pínté*.

ōcto > *búyt*, *cōcta* > *kúyté*, *vōc(i)tu* > *búyt*, *nōcte* > a. c. *nuyt*.

é + g^e-

lĕgit > a. c. *llig*, conservé encore à Alger.

ó + l^ge-

cöll(i)git > *kúl*, *re* + *colligit* > *rĕkúl*; cf. subst. *escúl* «choix».

é + gr-

intĕgru > a. c. *entir*, conservé en rouss.

Voilà les faits. Il reste à les interpréter. Les explications qu'on en a données jusqu'à présent peuvent se diviser en deux catégories, suivant qu'elles admettent ou non la diphtongaison.

N'admettent pas la diphtongaison : A. Mussafia (*Die catal. Version der VII weisen Meister*, p. 156), J. Saroïhandy (*Grundriss*, I², p. 852), B. Schädel (*Untersuchungen zur katal. Lautentwickl.*, pp. 7 et 8), F. Krüger (*Rev. Dialect. Rom.*, III, pp. 160, 169), K. Salow (*Sprachgeog. Untersuch. über den ostl. teil des katal. langued. Grenzgebietes*, pp. 23, 33), P. Barnils (*Die Mundart von Alakant*, § 6). D'après ces auteurs, le passage de é, ó à í, respect. ú s'explique par une assimilation du point d'articulation avec l'élément palatal subséquent, qui a d'ailleurs disparu dans la suite — comme c'est toujours le cas pour é —, mais qui a pu aussi se conserver, — comme c'est le cas pour ó. Voici comment s'exprime en particulier F. Krüger : «e mit dem aus dem Palatal entstandenen i sich zu dem Diphtonge ei verband und weiter zu i entwickelte» (*op. cit.*, p. 23) — «q wurde unter Einfluss des folgenden Palatals immer geschlossener gesprochen und ergab schliesslich u» (*ibid.*, p. 22). Le développement d'une forme comme *pĕctus* aurait été celui-ci : **pĕits* > **pĕits* > **piils* > a. c. *pits*, et celui d'un mot comme *cōctu* le suivant : **cōit* < **cōit* < *cuyt*.

La principale objection qu'on peut faire aux adversaires de la diphtongaison, c'est que si un *e* ou un *o* doivent se fermer respectivement en *i* et en *u* au contact d'un élément palatal c'est d'abord l'*e* et l'*o* fermés. Or s'il était vraiment question ici d'une fermeture directe de é, ó en í et ú, ce serait le contraire qui aurait lieu : l'é et l'ó se maintiendraient intacts devant un *yod*, tandis que l'é et l'ó passeraient à í et ú. En effet d'une part on a *strictu* > *ĕstrĕt*, cat. occ. *ĕstrĕt*, *būxu* > c. or. et occ. *bōc*, et de

l'autre *pěctus* > *pít*, *cöctu* > *kúyt*. Voir outre notre *Phon. hist. du rouss.*, p. 29, W. Meyer-Lübke, *Zeitsch. für fr. Spr. u. Liter.*, XLIV, 1917, p. 2.

On peut faire la même objection à l'hypothèse de P. Fabra. Sans doute P. Fabra explique l'*i* de *lít*, *pít* par la réduction d'une ancienne triphthongue *iey* provenant de la diphtongue *ie* (> *é* roman) + *y* suivant; cf. *Rev. Hisp.*, xv, 1906, p. 21. Mais *ie* étant dû, d'après lui, à une diphtongaison spontanée de *é*, caractéristique du cat. oriental, comment expliquer les formes *lít*, *pít* du cat. occidental, où pareille diphtongaison est inconnue? N'admettant pas la diphtongaison conditionnée de *é* sous l'influence d'un élément palatal subséquent, il est obligé de recourir à l'assimilation pour l'explication des formes occidentales, comme il est obligé de le faire dans le cas de *ó* > *ú*, qu'il s'agisse du cat. oriental ou du cat. occidental.

A. Griera, sans se prononcer, semble pencher pour la diphtongaison. Voici ce qu'il dit dans la *Frontera catalano-aragonesa*, 1914 : «Convé tenir en compte que *pít*, *lít*, *mié* poden representar una etapa més avençada del provençal, que diftonga la *e* per influència de la palatal» (p. 51) —, et : «els exemples *lít*, *nit*, *kúiru* fan posar la pregunta si en català va existir o no la diftongació condicionada com en provençal» (p. 75).

Dans sa *Gramm. des Langues Romanes* (trad. fr), W. Meyer-Lübke est plutôt indécis. D'une part, il dit au sujet de *é* : «en catalan, *iei* s'est transformé en *i*» (I, § 154), et il admet par conséquent la diphtongaison de *é* au contact d'une palatale suivante. De l'autre, il écrit : «en catalan, *oi* passe (directement ou par l'intermédiaire de *oei*) à *oi*, *ui*» (I, § 193). Il est vrai que depuis le savant romaniste a précisé sa pensée, et qu'il admet en catalan la diphtongaison conditionnée de *e*, *o* sous l'influence d'une palatale subséquente; cf. en particulier son compte rendu de l'ouvrage de K. Salow, mentionné plus haut, dans la *Zeitsch. f. fr. Spr. u. Lit.*, XLIV, 1917, p. 1 sq. Sans doute la rédaction de sa *Grammaire des Langues romanes* a-t-elle été simplement maladroite, puisqu'il dit dans le même compte rendu : «Ich hatte *Rom. Gramm.*, I, § 153, p. 193, als Grundlage einen Triphthongen *iei*, *woi* angesetzt» (cf. op. cit., p. 2).

Avec W. Meyer-Lübke, le catalan est donc assimilé au pro-

vençal — et par conséquent au français —, pour ce qui concerne le traitement de *é, ô* devant une palatale. La diphtongaison conditionnée de *é, ô* a été encore admise par P. Rokseth, *Romania*, XLVII, 1921, p. 545 sq., et par nous même dans notre *Essai de Grammaire historique de la langue catalane*, Ruscino, 1917, p. 25, et dans notre ouvrage déjà cité sur le roussillonnais, p. 29.

Le passage de *é, ô* à *í, ú*, respect. *ú*, ne pouvant s'expliquer par un phénomène d'assimilation, il faut donc recourir à la diphtongaison conditionnée. Cette diphtongaison, du reste, n'a rien de surprenant si l'on songe à la parenté du catalan avec le provençal, où personne ne songe à nier le phénomène.

Comment s'explique-t-elle? Plusieurs solutions ont été proposées, que nous allons examiner rapidement.

D'après C. Voretzsch (*Zur Geschichte der Diphtong. im Altprov.*, dans *Forsch. f. rom. Phil.*, 1900, p. 643) et C. H. Grandgent qui ne fait que reproduire, en la modifiant un peu, sa théorie (cf. *Old Prov.*, 1909, p. 19), la diphtongaison de *é, ô* s'expliquerait par une élévation prématurée de la langue sous l'influence du phonème palatal [ou vélaire, ajoutent-ils pour l'a. prov.] suivant. G. Millardet a bien montré l'insuffisance de cette explication; cf. *Études de dialectologie landaise*, 1900, p. 213. Cette interprétation peut, en effet, convenir au cas de *ey > yey*, mais non à celui de *oy > woy*. On admettra difficilement que la préparation de l'articulation de *y*, par exemple, ait pu amener la production d'un *w*.

P. Rokseth (*Rom.*, XLVII., p. 546) essaie d'expliquer cette anticipation partielle — anticipation de fermeture — par une anticipation de la force articuloire qu'exige le phonème palatal suivant. «Les phonèmes palataux, dit-il, sont de beaucoup plus complexes que n'importe quelle occlusive simple : à l'articulation spécifique de *t, d, k, l, n*, etc. vient s'ajouter l'articulation palatale. Or il est évident que l'émission du son double ainsi produit nécessite une plus grande dépense d'énergie que l'émission d'une occlusive simple, et même que celle de deux occlusives consécutives, où la dépense est répartie en deux temps. C'est précisément cette complexité des phénomènes (*sic*) palataux... qui a déclenché en catalan le mécanisme de la diphtongaison. L'appareil phona-

teur, au moment d'attaquer la voyelle ouverte tonique, pressent la proximité du phonème complexe et, sous l'obsession de l'effort à fournir, prend son élan un peu trop tôt et commence la voyelle trop fermée, c'est-à-dire il anticipe les mouvements articulatoires exigés par la phonation de la palatale subséquente.»

S'il s'agit d'une anticipation des mouvements articulatoires qui caractérisent la palatale, on peut faire à cette théorie les mêmes objections qu'à celle de C. Voretzsch et de C. H. Grandgent : *yey* est expliqué, mais non *woy*. Si P. Rokseth n'entend parler que d'une simple anticipation de fermeture — et n'étaient les derniers mots, tout ce qu'il dit semblerait le faire croire —, les raisons qu'il apporte sont illusoire et vont à l'encontre des données de la phonétique générale : Une consonne palatale est un phonème *un* et non *double*. De plus, il s'en faut de beaucoup qu'une palatale et — comme c'est ici le cas —, une continue palatale nécessite une plus grande dépense d'énergie qu'une et surtout que deux occlusives. Si la fermeture du premier élément de *é, ô* s'explique par un *élan* trop vite pris, destiné à préparer une consonne fortement articulée, elle doit avoir lieu devant une occlusive : un *t*, par exemple, réalise toutes les conditions de fermeture, d'énergie et de point articulatoires, s'il s'agit d'un *é*, de même un *k*, s'il s'agit de *ô*. Nous ne pensons pas cependant qu'on s'accorde à accepter ces conclusions.

Comme le dit G. Millardet, reproduisant une théorie communiquée par M. Grammont, il semble que le principe du phénomène soit la différenciation. «Prenons le groupe *ey* : l'expérimentation nous apprend que même s'il est bref, l'*e* a plusieurs moments. Le *y* qui suit est plus fermé que l'*e*. Par différenciation, il agit sur le dernier élément de l'*e*, et l'ouvre davantage. Mais alors, ce dernier élément se trouve plus ouvert que la première moitié de l'*e*; par différenciation, le contraste s'accroît : la dernière moitié réagit sur la première, de façon à la rendre beaucoup plus fermée qu'elle-même : les étapes ont été *èy, èèy, èèy, iey, yey*... Dans *òy*, l'évolution a été analogue... : *òy, òòy, òòy, uoy, woy*»; cf. *Études dial. land.*, pp. 213 et 214.

Cette différenciation a-t-elle eu lieu au contact de n'importe quelle consonne palatale ou simplement au contact d'un *yod*?

Tout d'abord, l'a. provençal, le français et le catalan — pour

ne parler que de ces trois langues —, présentent un très grand nombre de mots dans lesquels la diphtongaison de *e, ø* a nécessairement eu lieu au contact d'un *y* implusif. Ce dernier provient d'ailleurs de la résolution d'une consonne palatale implosive, ou d'une transposition très ancienne du *yod* latin dans certains groupes explosifs cons. + *y*, ou encore de la consonantisation d'un *i* syllabique devenant second élément de diphtongue.

Nous indiquons les principales formes de chacune des trois langues. On remarquera que le provençal présente des triphthongues, provenant de la diphtongue + *y* (à dessein nous n'avons choisi que ces formes triphthonguées. Pour leur évolution ultérieure, cf. W. Meyer-Lübke, *Die Diphthongierung im Provenzalischen*, dans *Sitzungsber. Acad. Berlin.*, 1916, p. 5 sq.). A la triphthongue *iei* de l'a. prov. correspond *i* en français et en catalan (pour le processus de la réduction, cf. ci-dessous, p. 14 sq.); à *uoi, uei* de l'a. prov. le français répond par *wi* (graphié *ui*) qui est pour un ancien *üi* avec *ü* accentué (cf. E. Bourciez, *Préc. hist. de phonét. franç.*, 5^e édit., 1923, § 69, Hist.), et le catalan tantôt par *úy*, tantôt par *u* ou *i* (pour les détails, cf. plus bas, p. 16 sq.).

1. *é + kt- > *éy t- > iéy t-*:

lěctu > apr. *lieit*, fr. *lit*, c. *līt*; *pěctus* > apr. *pieitz*, fr. *pis*, c. *pīt*;
despěctu > apr. *despieit*, fr. *děpit*, c. *děpīt*.

2. *é + ks- > *éy s- > *iéy s-*:

sěx > apr. *sieis*, fr. *sis*, c. *sīs*; *ěxit* > apr. *ieis*, a fr. *ist*, c. *īc*.

3. *é + g(e)re > ey re > iey re*:

lěg(e)re > fr. *lire*.

4. *é + gr- > ey r- > iey r-*:

intěgra > apr. *entיעira*, a fr. *entire*, rouss. *ěntřę*.

5. *é + i > ey > iey*:

měi > apr. *miei*, *pěrdě(d)i* > apr. *perdiei*, cat. *pěrdī*; **illaei + s* > apr. *lieis*.

6. $\acute{e} + ry > \acute{e}y r- > i\acute{e}y r-$:

fĕria > apr. *fieira*, c. *fīrē*; **offĕriat* > apr. *ofieira*, **suffĕriat* > apr. *sofieira*, **inquaeriat* > *enqueira*, germ. *tĕri + a* > apr. *tieira*.

7. $\acute{e} + sy > *ĕy s- > i\acute{e}y s-$:

**eclĕsia* > apr. *glieisa*, fr. *église*; **cerĕsia* (cl. *cerasea*) > fr. *cerise*, a. c. *cerira* (< *cerĕria*).

8. $\acute{e} + ty-, \acute{e} + c^e- >$ gallo-rom. septent. * $\acute{e}y dz- > *i\acute{e}y dz-$:
prĕtiu > fr. *prix*, *prĕtiat* > fr. *prise*, *dĕce* > fr. *dix*.

9. $\acute{o} + kt- > *ĕy t- > u\acute{o}y t-$:

nōcte > apr. *nuoit* et *nueit*, fr. *nuit*, a. c. *nuyt* (auj. *nít*, p. 16 sq.);
cōcta > apr. *cuoita* et *cueita*, fr. *cuite*, c. *kúyĕ*; *ōcto* > apr. *uoit* et
ueit, fr. *huit*, c. *búyt*.

10. $\acute{o} + k s- > *ĕy s- > *uoy s-$:

cōxa > apr. *cuoissa* et *cueissa*, fr. *cuisse*, c. *kúĕ*; *prōximu* > apr.
prueyme, a. c. *pruyme*.

11. $\acute{o} + ry- > *ĕy r- > *uoy r-$:

mōrio > apr. *muoir*, afr. *mūir*, a. c. *muyr*, bal. *muyr*; *cōriu* > fr.
cuir, cat. *kúyr* et *kúyru*.

12. $\acute{o} + ssy- > *ĕy ss- > *uoy ss-$

**pōssio* > fr. *puis*, a. c. *puix*; **pōssiat* > fr. *puisse*, a. c. *puixa*.

13. $\acute{o} + sty- > *ĕy ss- > *u\acute{o}y ss-$:

**pōstius* > apr. *puois* et *pueis*, fr. *puis*, c. *phúc*.

14. $\acute{o} + stry- > *ĕys tr- > *u\acute{o}ys tr-$:

ōstrea > fr. *huître*.

15. $\acute{o} + c^e- >$ gallo-rom. septent. * $\acute{o}y dz- > *u\acute{o}y dz-$:

nōces > fr. *nuis*.

On trouve cependant en français et en a. provençal un certain nombre de mots dans lesquels la diphtongaison de \acute{e} , \acute{o} semble

avoir eu lieu au contact de *l* et *n* mouillés. Vu l'absence de *y*, l'a. prov. ne présente plus la triphthongue *iei* ou *uoi*, *uei* comme précédemment, mais simplement la diphtongue *ie*, respect. *uo*, *ue*, comme le français ou plutôt l'a. français. Voici les formes en question:

16. *é* + *ly-*, *c'l-*:

mélius > apr. *mielhs*, afr. *mielz* (auj. *mieux*); **vēclu* (cl. *vētulum*) > apr. *vielh*, fr. *vieil*.

17. *é* + *ny-*:

vēniat > afr. *viegne* (auj. *vienne*), *tēneat* > afr. *tiegne* (auj. *tienne*), *Compēn(d)ia* > *Compiègne*.

18. *ó* + *ly-*, *c'l-*, *g'l-*, *l'g-*:

fōlia > apr. *fuolha* et *fuelha*, afr. *feuille* (auj. *feuille*); **uōleo* > apr. *vuolh* et *vuelh*, afr. *vueil* (auj. *veux*); celt. *brōg(i)lu* > apr. *bruelh*, afr. *brueil* (auj. *breuil*); *ōc(u)lu* > apr. *uolh* et *uelh*, afr. *ueil* (auj. *œil*); *cōll(i)gīt* > apr. *cuolh* et *cuelh*, afr. *cuelt* pour un plus ancien *cueilt* (auj. *cueille*).

19. *ó* + *ny-*, *ngy-*, *gn-*:

lōnge > apr. *luenh*, *luegn*; **lōngeat* > apr. *luenha*; *Vascōnia* > apr. *Gascuenha*; *cōgnita* > apr. *cuenhda*.

Il est vrai que pour le français, qui à côté de la diphtongaison conditionnée connaît une diphtongaison spontanée, on a recours à cette dernière en la circonstance. Ainsi franç. *ie*, afr. *ue* ne seraient dus ni à l'action d'un *yod*, ni à l'action d'une consonne palatalisée autre que *y*. La diphtongaison se serait produite dans ces mots en même temps que dans *caelu* > *ciel*, *cōr* > afr. *cuer* (auj. *cœur*). Il est étonnant alors que *l* et *n* mouillés constituent une entrave dans le cas de la voyelle *a* et empêchent le changement de *á* en *é* dans *palea* > *paille*, *montanea* > *montagne*, etc., mais n'en constituent pas dans le cas de *é*, *ó*, ce qui a permis à ces deux voyelles de se diphtonguer comme si elles étaient libres. Si *l* et *n* mouillés forment «entraves», ce doit être dans tous les cas ou dans aucun. On ne doit pas l'admettre ici et là non, suivant

les besoins de la cause. D'ailleurs l'a. prov. qui ignore la diphtongaison spontanée de *é*, *ô* (la diphtongaison spontanée de *ô* est relativement récente et son domaine géographique assez restreint, cf. W. Meyer-Lübke, *Die Diphtong. im Prov.*, 3^e partie), présente des faits analogues à ceux du français. Evidemment la diphtongue doit avoir ici et là la même origine. L'a. prov. ne connaissant pas de diphtongaison spontanée, les diphtongues françaises des exemples cités ci-dessus ne peuvent s'expliquer que par l'action de la palatale subséquente, comme en a. provençal — à moins, comme nous le verrons, que ce ne soit par l'action d'un *yod*.

Si les exemples des n.^{os} 16, 17, 18, 19 doivent s'expliquer par l'action de *l* et *n* mouillés sur l'*é* et l'*ô* précédents, il en résulte que les formes correspondantes du catalan : *mēlius* > a. c. *mills*, *vēclu* > *Vill* (*Castell*-), *fōlia* > *fūlē*, **vōleo* > *būl*, *ōc(u)lu* > *ūl*, *cōll(i)git* > *kūl*, *sōmniu* > *sūy*, *Catalōnia* > *Ketēlūnyē*, etc., doivent aussi leur diphtongue primitive à l'action de *l* et *y*, parallèlement à ce qui aurait eu lieu en français et en provençal. Quant à l'*i* et l'*u* des formes catalanes, il serait dû à la fermeture du second élément de la diphtongue sous la double action assimilatrice du premier élément beaucoup plus fermé et de la palatale suivante. Ainsi d'après P. Rokseth (*loc. cit.*, p. 544), le cat. *ūl* s'expliquerait de la façon suivante : **uōl* > **uēl* > **uél* > **uīl* > *ūl*.

En réalité il n'en a pas été ainsi. A côté des formes diphtonguées que nous avons citées ci-dessus, l'a. provençal en présente d'autres avec une triphongue : *acuoill*, *juoil* > **jōliu*, *duoill* et *dueil* < *dōleo*, *hueil* > *ōc(u)lu*, *vieil* > **vēclu*, *mieilz*, etc.; cf. C. Appel, *Prov. Lautlehre*, 1918, § 33 a. On peut toutefois interpréter la graphie *-il* comme étant le signe de *l* mouillé. Mais peut-être aussi représente-t-elle *yl*, comme permet de le croire le briançonnais moderne *mieil'*, cité par W. Meyer-Lübke dans sa *Gramm. L. Rom.*, I. § 154.

De plus, il est certain que les groupes *c'l*, *g'l*, *gn* se sont résolus tout d'abord en *yl*, *yn*, et là le *y* ne pouvait être qu'implosif. Il a dû se trouver à un moment donné en contact avec *é* ou *ô* précédents. Le *y* ayant provoqué la diphtongaison de *é*, *ô* dans les mots tels que *pēctus* > **peytus* > **piēytus*, *nōcte* > **noyte* > **nuoyte*, il est probable que la diphtongaison de *vieilh*, *wolh* est

due elle aussi à *y*. Si au lieu de la forme triphthonguée, nous trouvons des formes simplement diphtonguées, cela s'explique par la fusion de *y* implosif avec *l* explosif. Cette fusion du *yod* se constate dans d'autres mots où l'on ne niera pas qu'il y ait eu primitivement une triphthongue : *pieitz* et *piegz*, *despieit* et *despieg*, *nueit* et *nuech*, *mueira* et *muera*, etc.

Le cas des groupes *ly*, *ny*, *ngy*, etc., n'est pas plus embarrassant que celui des groupes dont il vient d'être question. Ces combinaisons n'ont pas abouti du premier coup à *l* ou à *v*. Comme dans tous les groupes composés de *cons.* + *y*, le *y* s'est transposé en avant de la consonne, et parallèlement à *ry* > *yr*, *sy* > *ys*, *ssy* > *yss*, on a eu à n'en pas douter *ly* > *yly* > *yl̥y* > *yl̥* > *l̥* —, et *ny* > *yny* > *yny* > *yn̥* > *v*. Pour employer une forte expression de M. Grammont (cf. *L'Interversion*, dans *Streitberg-Festgabe*, p. 112) à un certain moment *l* et *n* ont été «tout pleins» de *y*: ils en ont eu devant et derrière. Là aussi il y a eu un *y* implosif, qui a pu déterminer la diphtongaison de la voyelle ouverte précédente. A l'origine on a eu une triphthongue résultant de la combinaison de la diphtongue nouvellement créée avec *y*: elle a pu se maintenir ou se réduire à une diphtongue par fusion du *y* avec *l*, *v* explosifs suivants.

W. Meyer-Lübke a recouru à une explication semblable dans un autre cas : «Es muss also zur Zeit der Brechung im Süden das *l'*, *n'* in seiner ganzen Bildung, namentlich in seinem Ansatz palatal gebildet worden sein, im Norden nur in seinem Ausgang; graphisch grob ausgedrückt haben wir dort *ʎl'*, hier *lʎ*»; cf. *Die Diphtong. im Prov.*, p. 365.

Puisque les mots des groupes 16, 17, 18, 19, remontent à des types romans avec *y* implosif, nous ne voyons pas pourquoi on refuserait d'admettre que leur diphtongue ait la même origine que celle des types du genre *pēctus* ou *nōcte*. D'autant que pour l'explication des formes françaises, on n'est plus obligé de supposer que *l* et *n* mouillés créent une entrave dans le cas de *a*, et n'en créent aucune dans celui de *é*, *ô*. Les phénomènes du français nous semblent s'expliquer très simplement. Au contact du *y* implosif des groupes *yl̥*, *yn̥* (quelle que soit leur provenance), *é* et *ô* se sont diphtongués, d'où **vēc̥lu* > **viey̥lu*, *oc(u)lu* > **uoy̥lu*, *tēneat* > *tieyne*, etc. Avant la réduction de *iey*, *uoy* à *i*, *üi* (avec

ii accentué; postérieurement *wi*), ou plus exactement avant le passage de *iey*, *uey* (provenant de *uoy*) à **iiy*, *uiy*, le *y* implusif s'est fondu avec la consonne palatale suivante, d'où **viélu*, **uélu*, *tiéye* représentés en français par *vieil*, afr. *ueil*, *tiegne*. Dans les mots où le *y* implusif n'était pas devant *l*, *v*, il s'est conservé et la triphthongue a abouti au résultat que l'on sait. Ce n'est qu'après l'absorption de *y* implusif par *l* et *v* explosifs qu'a eu lieu en français la combinaison de *á + y > éy > é* : *variu > *vayru > vair*, **bassiat > *bayssat > baisse*, *basiat > *baysat > baise*, etc. Faute d'un *y* susceptible de se combiner avec lui, *a* resté intact dans *palea > paille*, *montanea > montagne*, etc., comme il est resté intact dans *brachiu > bras*, **glacia > glace*, etc., où il n'y a jamais eu de *yod* en contact avec l'*á*.

Aussi croyons-nous que les formes de l'a. catalan *mills*, *vill* (*Castell*-) et celles du cat. moderne *eujiu*, *trúu*, *urgúu*, *fúu*, *fúu*, *despúu*, *búu* > *vóleo*, *júu*, *lúu*, etc., remontent à des types romans triphthongués, dont la triphthongue résulte de la diphtongue provenant de *é*, *ó + y* implusif.

De l'étude des formes françaises, provençales ou catalanes examinées jusqu'ici, il nous est permis de conclure que la diphtongaison conditionnée a eu lieu au contact d'un *y* implusif, et non d'une consonne palatale autre que *y*.

Il découle de là que dans les mots français, provençaux ou catalans provenant de types étymologiques avec *y* intervocalique, on doit supposer que cet *y* était à la fois implusif et explosif, et par conséquent géminé, au moment de la diphtongaison et de la fermeture de l'élément médial de la triphthongue primitive. Ainsi *mē(d)ia* a été sans doute prononcé tout d'abord **mey ya*, d'où *miey ya*, qui a donné naissance à fr. *mie*, prov. *mieia* ou *miega*, cat. *mié*.

Il est un cas au moins où pour d'autres raisons que celles qui nous ont amené à poser cette hypothèse, il faut admettre un *y* géminé. D'après une théorie courante *pějor*, *pėjus* seraient devenus en latin vulgaire **pějor*, **pėjus* sous l'influence de *mélius*. En réalité, la voyelle de *pějor*, *pėjus* n'a jamais été longue par nature, mais seulement par position (cf. M. Niedermann, dans *Mél. de Saussure*, 1908, p. 64), le latin vulgaire et littéraire prononçant *pěj̄or*, *pěj̄us* conformément à l'étymologie **ped-jōs*. Cf.

K. Brugmann, *Abregé de gramm. comparée*, trad. franç., pp. 99 et 195. Pour l'utilisation de *pejor* en phonétique française, cf. E. Bourciez, *Précis historique de phon. fr.*, 5^e édit, p. 77.

Mais le cas de *pejor*, *pejus* n'est pas isolé en latin. A l'intérieur des mots et entre voyelles, *j* latin est toujours pour *jj*, ce qui concorde avec la graphie des inscriptions II. Ce phonème, en effet, repose partie sur une ancienne diphtongue en *i* suivie de *j*, partie sur *dj*, *gj*; cf. K. Brugmann, *op. cit.*, p. 99, rem. du § 129. D'après ce principe, on prononçait non seulement *majjor*, *ejjus*, *cojjicio*, *rejjicio* (Cicéron écrivait *aio*, *Aiiax*, *Maiia*; cf. Quintilien, *Instit. orat.*, I, 4, 11, et Vélius Longus, G. L., VII, p. 54, 16 sq.), mais aussi *tröjja*, ce qui nous intéresse ici; et après la réduction de *dy*, *vy* antérieure à la fin de l'époque impériale, on a eu en réalité **plojya*, *meyju*, *öjye*, *öjyu*, *möjyu*, *fojyu*, etc. pour **plövia*, *mëdiu*, *hödie*, *ödiu*, *mödiu*, *pödiu*, etc. Comme on le voit, des raisons d'ordre différent nous amènent au même point où nous a conduit notre hypothèse sur le mécanisme de la diphtongaison.

On a donc eu pour le catalan : *më(d)iu* > **mey ju* > **miey ju* > **miy ju* > **migu* > *mié*; **le(g)eo* (cl. *lego*) > **ley ju* > **liey ju* > **liy ju* > **liju* > a. c. *llig* [phon. *lié*] —, *mø(d)iu* > **møy ju* > **muøy ju* > **muy ju* > **müju* > a. c. *mug* [phon. *müé*], *fo(d)iu* > **foj ju* > *füé*, **plo(v)ia* > **ploj ya* > *plüjé*, etc., avec *é* final ou *j* intervocalique —, et *ho(d)ie* > **öj ye* > **uy ye* > a. c. *uy*, avec *y* final.

Nous ne dirons qu'un petit mot des objections que l'on peut faire à l'explication de la diphtongaison conditionnée par un phénomène de différenciation. Cette explication a été tout d'abord admise par W. Meyer-Lübke, pour ce qui concerne le français; cf. *Hist. Gramm. d. franz. Spr.*, 1³, 1913, p. 60. Mais dans son étude sur la diphtongaison en provençal qui est de 1916, tout en continuant à l'admettre, le savant romaniste élève quelques doutes : «Es bleibt bei dieser an sich sehr wohl denkbaren Erklärung [celle de M. Grammont et G. Millardet] noch eine Schwierigkeit. Warum tritt eine ähnliche Dissimilation nicht bei *ei*, *oi* ein? Weder im Provenzalischen noch im Französischen noch im Genuesischen usw.» (*Die Dipht. im Prov.*, p. 364); et il ajoute: «Wir beobachten vielfach, dass altes *ei* zu *ei* wird, aber mir ist

nicht bekannt, dass dieses *ei* zu *iei* weiterücke, vielmehr ist das Dissimilationsergebnis in diesem Falle *ai* oder *oi*. Es ist Sache der Phonetiker, dafür eine Erklärung zu geben.»

Le phénomène de différenciation, répondrons-nous, a pu avoir lieu aussi bien dans le cas de *ei* que dans celui de *ei*. Seulement les conditions n'étant pas les mêmes ici et là, les résultats ont été différents. La diphtongaison suppose chez la voyelle segmentée une certaine longueur. Prenons le cas de *e* en contact avec *y*. Personne ne contestera qu'au moins pendant la période romane *e* ait été plus bref que *e* : certaines langues comme le castillan connaissent la diphtongaison spontanée de *e* en *ie*, et ignorent celle de *e*. Dans les langues qui diphtonguent spontanément *e* et *e*, la première voyelle s'est diphtonguée à une date plus ancienne que la seconde : c'est ce qui a eu lieu en français. Il est donc permis de conclure qu'à un moment donné *e* a été plus long que *e*. Tandis que *e*, (ou mieux *ee*), a pu passer par différenciation à *ie* au contact d'un yod, *e* manquant de la durée nécessaire ne s'est pas segmenté, mais a formé avec *y* une diphtongue *ey* à premier élément bref, s'opposant à la triphthongue *iey* provenant de *e* + *y*. Plus tard *ey* a pu se différencier en *ey*, de même que l'*ey* résultant de la diphtongaison spontanée de *e* dans diverses langues, comme le français. Si cet *ey* secondaire n'a pas abouti à *iey*, c'est que la voyelle devait être trop brève. Cette hypothèse est très vraisemblable, dans le cas de *ey* > *ey* > *e* roman, les deux éléments de la diphtongue s'étant partagé la durée de la voyelle primitive. Par suite de cela, la différenciation n'a pu agir par segmentation : c'est toute la voyelle qui s'est différenciée d'avec *y*, là où le phénomène a eu lieu. Le résultat a été *ai* ou *oi* (cf. p. ex. Vionnaz *etaila* > **stēla*, afr. *moi*, pron. *moy* > *mē*, etc.). La différenciation a d'ailleurs pu se continuer et aboutir à des résultats multiples, sans jamais aboutir, croyons nous, à une triphthongue. Pour les faits romans, cf. E. Guarnerio, *Fonologia romanza*, 1918, p. 134 sq.

Comment s'est opérée la réduction de la triphthongue primitive *iey* ou *uoy*? Il faut tout d'abord noter que l'accent qui originellement devait tomber sur le premier élément de la voyelle (**éey*, **óoy*), s'est ensuite porté sur le second, lorsque par l'effet

de la différenciation ce dernier s'est trouvé plus ouvert que le premier, d'où **iéy*, **uóy*.

La triptongue *iéy* s'est réduite à *i* en français et en catalan, par suite de la fermeture de l'élément médial sous la double action des phonèmes environnants, et non par suite de la chute de cet élément, ce qui supprime l'objection de C. Voretzsch. Ce dernier, en effet, déclare impossible l'explication de l'*i* français (et par conséquent de l'*i* catalan) par la triptongue *iei* : «Bei der Annahme *iei* > *i* wäre ja gerade der betonte Bestandteil ausgefallen, was allen phonetischen und sprachgeschichtlichen Beobachtungen widerspricht»; cf. *Zur Gesch. der Dipht. im Altprov.*, p. 646. D'ailleurs puisqu'il admet que régulièrement *iei* primitif doit passer à *iei*, comme de fait il y est passé en a. prov., pourquoi vouloir que le déplacement d'accent ait eu lieu ici et là non?

Pour ce qui est de l'évolution de la triptongue *iei*, le catalan est donc d'accord avec le français et s'oppose avec lui au gallo-roman méridional qui, sauf le domaine gascon (cf. G. Millardet, *Études de dialect. land.*, p. 198 sq., et A. Schneider, *Zur lautlichen Entwicklung der Mundart von Bayonne*, 1900, p. 32) ne connaît généralement pas la réduction à *i*. On trouve cependant *milz* > *mélius*, et *mi* < *médiu* dans *Girart de Roussillon* (cf. J. Anglade, *Gramm. anc. prov.*, p. 65), et, assez rarement, *espil* ou *espilh* > *spèculu*, ce qui laisse supposer que dans certains coins du domaine gallo-roman méridional, la réduction de *iei* à *i* a existé. Mais où? Pour les continuateurs de l'ancien *iei* dans les parlers modernes du Midi de la France, cf. W. Meyer-Lübke, article cité, p. 349.

Le traitement de *uoy* est plus compliqué. Cette triptongue a abouti à *üy*, avec *ü* accentué, dans le plus ancien français, et à *úy* en catalan pré-littéraire. Catalan et français s'opposent encore à l'a. provençal qui conserve l'*o* médial ou le change en *e*, sauf quelques exceptions (cf. *cur*, *cuir* > *cöriu* dans des manuscrits de *Girard de Roussillon*, *cur* dans des textes bordelais, cf. J. Anglade, *op. cit.*, p. 75; *pluja* > **plö(v)ia* dans *Flamenca*, cf. Levy, *Suppl. Wörterbuch*; *uyl* > *öc(u)lu*, *vulh* < **völeo*, cf. C. Appel, *Prov. Lautlehre*, p. 36). Pour le domaine gascon, cf. G. Millardet, *op. cit.*, p. 204, sq. Pour les continuateurs de *uoy*, *uey* dans les parlers modernes du Midi de la France, cf. W. Meyer-Lübke, *art. cit.*, p. 349 sq. et J. Anglade, *op. cit.*, p. 72, sq.

Dans la triphongue primitive *uoy*, *o* était menacé d'assimilation de la part du premier élément qui tendait à lui imposer son point d'articulation, et de la part de *y* qui tendait à le fermer davantage. La tendance à l'assimilation a pu être combattue par la différenciation, et *uoy* est alors passé à *uey*. Pour des exemples de différenciation de *wo* en *we*, cf. A. Meillet, *Mém. Société Linguistique de Paris*, XII, pp. 29 et 30. En français et en catalan l'assimilation a eu lieu, et *uoy* est devenu tout d'abord *uúy*, puis par contraction vocalique *uy*, avec *u* palatal en français et *u* vélaire en catalan. L'accent portant sur l'élément médial, nous ne croyons pas qu'on puisse dire que ce dernier s'est effacé. Nous ne pensons pas non plus que le français *cuir* s'explique par un processus **kuoyr* > **küeyr* > *küyr*, comme l'admet E. Bourciez, *Précis phon. franç.*⁵ § 69, hist. L'accent n'a pu porter sur *u*, et si dans ce cas *o* était accentué, a-t-il pu s'affaiblir en *e* pour disparaître ensuite?

On sait que *üy* est passé de bonne heure à *wi* en français, et ce changement d'accentuation, qui date environ du début du XII^e siècle, a été général dans cette langue.

En catalan *uy* s'est réduit à *ú* dans un grand nombre de mots par suite de la combinaison de *y* avec la consonne suivante qu'il a palatalisée. C'est ainsi qu'on trouve *u* non seulement devant *l* et *n* mouillés, mais encore devant *ε* : *grúe* > *grössiu*, *kúeε* > *cõxa*, *púc* > **postius*, etc. De même la géminée *yy* ayant passé à *ÿ* puis *j* dans **pluyya* > *plõ(v)ia*, **truyya* > **trõja*, on a *plúje*, *trúje*. Mais dans d'autres mots le *y* s'est conservé : *εbúy* > *ad hõdie*, *búyt* > *õcto*, *búyt* > *võc(i)tu*, *kúyt* > *cõctu*, *kúyru* > *cõriu*, auxquels il faut ajouter l'a. cat. *nuyt* > *nõcte*.

Cependant en alghérois, l'accent s'est déplacé et l'ancien *uy* est devenu *uí* dans les mots qui précèdent. Dans le catalan continental on trouve *nít* > **núit* > *nõcte* dans tous les dialectes modernes. E. Vogel, dans son *Katal.-deutsch. Wörterb.*, 1911, consigne pour *vuy* et *avuy* > *hõdie* les prononciations *bí*, *εwí* et *εbúy*, pour *vuyt* > *õcto* la prononciation *bit*; cf. encore *vuytada* : *bitáde*, *vuytanta* : *bitánte*, *vuytè* : *bité*. B. Schädel dans son *Manual de fonética catalana*, 1908, p. 57, note pour une prononciation barcelonaise *avuy* : *εwí*, *vuytanta* : *witánte* après voyelle et *bwitánte* à l'initiale absolue. Nous sommes loin de croire que ce

soient là les prononciations normales du catalan oriental ou occidental (cf. les travaux de P. Fabra, A. Griera, P. Barnils). Elles sont inconnues en tout cas en roussillonnais. Mais nous ne nions pas — au contraire ces formes vont nous être utiles —, qu'elles n'existent çà et là dans le domaine catalan. Où? c'est ce que nous dira d'une façon précise l'*Atlas linguïstic de Catalunya*. En tout cas, le valencien fait *wit* > *òcto*, *dirwit* > *dece* et *òcto*, et à côté de *úy* > *hòdie* il a *uí*; cf. A. Griera, *Contribuc. à una dialect. cat.*, 1921, p. 72, et Mn. Alcover, *Boll. Dicc. Llengua cat.*, IV, p. 252. En alicantin *hodie* est représenté de diverses façons: *wí* (Pego), *uí* (Xexona), *úi* et *wí* (Alicante), *uí* et *úy* (Benejama), et *cõctu* a un continuateur *kít* à Pego dans l'expression *judr a la kít* correspondant au catalan oriental *judá e lè kúyt*; cf. P. Barnils, *Die Mundart von Alacant*, p. 16.

Pour l'explication du matériel plus ou moins confus que présente la langue, il nous semble qu'il faut tenir compte de deux choses. Tout d'abord les types *uí*, *wí*, continuateurs de *hòdie*, montrent que le changement d'accentuation qui a affecté la diphtongue *uy* est *spontané* et ne dépend de l'influence d'aucun autre phonème, tout comme en français et en castillan (*uy*, quelle que soit son origine, passant dans cette dernière langue à *uí* > *ué*; cf. *cõriu* > **cuyro* > *cuero*, *segusiu* > **seguyso* > *sabueso*, etc.). D'autre part, la conservation de la diphtongue *uy* dans *buynát* > *bovinatu*, *kuyndá* > **cocinare* et les analogiques *búynę* > *bovina*, *kúynę* > **cocina*, indique que le changement d'accentuation ne s'est pas produit lorsque la diphtongue *uy* était suivie d'une syllabe dans le même mot. Là est la différence qui sépare l'alghérois du catalan continental. Nous ajouterons aussi que le changement d'accentuation a pu être favorisé dans les mots où la diphtongue *uy* était suivie d'une consonne implosive, par l'addition de l'*s* au pluriel (ex. *kuyt*, pl. *kuyts*). La difficulté de l'articulation a été réelle et nous croyons que les formes de l'a. cat. *cut* > *cõctu* (*Livre vert Mineur*, Arch. comm. Perpignan, A. A. 3, f. 85 v^o), *nut* (B. J. Alart, *Documents sur la langue cat. des anciens comtés de Rouss. et de Cerdagne*, 1881, p. 128, a. 1298) s'expliquent par des formes du pluriel *cuyts*, *nuyts* dans lesquelles le *y* s'est amui; cf. d'ailleurs le plur. *nutz* dans B. J. Alart, *op. cit.*, p. 150, a. 1303.

Cela dit, nous pensons que le déplacement de l'accent est régulier dans le cas de *uí, wí* > *hōdie, uít, wít* > *ōcto, *nuít* (d'où *nít*) > *nōcte, kuít* (d'où *kít*) > *cōctu* —, que la conservation de l'accent est de même régulière dans *buytántę* > **octanta, buyté* > **octenu, kúyťę* > *cōcta, búyďę* > *vōc(i)ta*, de même que dans *frúyťę* > **frūctia*. L'opposition des deux traitements se constate pour le même radical dans *nōcte* > **nuít* (d'où *nít*) et **trans + nōctat* < *tręnúyťę*.

Les deux séries ont pu réagir l'une sur l'autre, d'où les formes déjà citées *bitántę, bitę* (pour *bwit-*) analogiques de *b(w)ít* (cf. valencien *uitánta* d'après *uit*) —, et d'autre part *búyť* d'après *búyďę, kúyť* d'après *kúyťę*, comme *frúyť* d'après *frúyťę*. Le numéral *búyť* peut devoir la conservation de son accent à l'influence des dérivés *buytántę, buyté*, comme à celle des homophones *búyť* «vide», *kúyť, frúyť*, etc; mais peut-être vaut-il mieux réunir dans une même explication *búyť* < *ōcto* et *ębúy* < *ad hōdie* : dans les groupes *búyť + substantif, ębúy + mot* comme *męťę* par exemple, l'accent serait resté à sa place ancienne, tandis qu'il se serait déplacé lorsque ces mots étaient suivis d'une pause. La langue aurait ensuite généralisé l'une ou l'autre des deux formes.

Une fois le déplacement de l'accent opéré, la réduction de *w* a pu se produire. C'est ce qui est arrivé en particulier pour **nuít* > cat. mod. *nít*. Mais comme on le voit, ce cas n'est pas isolé; cf. *b(w)ít, k(w)ít*. Faut-il pour expliquer l'amuïssement de l'*u* de **nuít* faire appel à une action analogique de *dię* > **dia* (cl. *diem*), comme nous l'avons fait; cf. *Phon. hist. rouss.*, pp. 224 et 225? L'explication ne vaudrait en tout cas que pour un mot, et non pour *bít* et *kít*. Nous nous inclinons à voir dans l'amuïssement de *w* ou *u* le jeu de la loi qui règle la succession des ouvertures à l'intérieur de la syllabe : *u* ou *w* et *i* ayant la même ouverture ou presque, le phonème inaccentué a été éliminé; cf. le traitement parallèle de lat. *qui, quem* dans les langues romanes.

Si l'évolution de la diphtongue *uy* est telle que nous venons de le dire, on est sur la voie d'une explication phonétique de *gíc* «plâtre». Il faut pour cela partir d'un type **gupsu*, qui aurait existé à côté de *gepsu* (apr. *geis*) et de **gepsu* (cf. ital. *gesso*, apr. *geis* dans le *Donat*). A l'époque du passage de *ps* à *ys* on aurait eu **gúys*, puis **gúyę*, d'où par déplacement d'accent **gwic* et,

après l'amouïssement de *w*, *gic*. J. Saroihandy qui propose le type **gupsu* (*Grundriss*, I², p. 854, n. 4), parallèle dit-il à *thyrsus* — **thursus*, *myrthus* — **murthus*, admet le processus : **gúis* > **gwís* > *gic*. Il est dans l'impossibilité d'expliquer le *ε* final. Le déplacement d'accent n'a pu avoir lieu qu'après que le *y* avait palatalisé l's final en *ε*. On aurait ainsi un processus comparable à celui qui a eu lieu pour *duecho* > *dūctu* en espagnol. D'un côté on a **duyto* > *ducho* et de l'autre, dans des dialectes différents sans aucun doute, **dúyto* > **dúyéo* > **dutéo* > *duecho*; cf. encore **vitōneu* > **viduyño* qui a donné d'une part *viduño*, et de l'autre *vidueño* par l'intermédiaire **viduíño*. Pour une autre explication de *gic*, cf. notre *Phon. hist. rouss.*, p. 60. Nous croyons pouvoir l'abandonner, car nous pensons avec L. Spitzer (*Butll. Dial. Cat.*, 1923, p. 133) qu'il est de bonne méthode de préférer une étymologie romane à une étymologie gréco-romane, si la première satisfait aux exigences de la phonétique et de la sémantique.

Quelques mots méritent une explication. P. Rokseth (*Rom.*, XLVII, p. 538) cite parmi les cas de diphtongaison celui de *kúyde*, qu'il dérive de **cōgitat*. En a. prov. on ne trouve que des formes sans triphongue (cf. *cuidar*, *cular*, *cujar*, *cutar* dans Lévy, *Pet. Dict.*), remontant à *cōgitat*. L'a. franç. *cuide*, l'esp. moderne *cuida* et l'a. esp. *cueda* s'expliquent aussi par le même type (cf. G. Millardet, *Rev. Lang. Rom.*, LXII, p. 167), de même que le portugais *cuida* (cf. *Grundriss*, I², p. 932). Le cat. *kúyde* s'accommode très bien lui aussi de *cōgitat*; cf. *Phon. hist. rouss.*, p. 48. Nous ne voyons pas qu'il soit nécessaire de recourir pour lui à un type **cōgitat*.

En face de *vill* (*Castell*-), le catalan présente la forme commune *bél*, alicantin et sporadiquement cat. occid. *bél*. Ces formes s'expliquent par la chronologie, ainsi que nous l'avons dit autre part; cf. *Phon. hist. rouss.*, p. 31. **Vēclu* a donné régulièrement **vieyļu*, d'où a. c. *vill*, de même que *spēc(u)lu* est devenu *spíl* par l'intermédiaire **espieyļu*. A côté de *vēclu* le latin de la péninsule devait posséder le type non syncopé *vētulu*. Ce dernier a fini par se réduire à **vēyļu*, par l'étape **vēclu*, mais à une époque postérieure à la diphtongaison de *ē*, d'où *bél* et *bél*. L'explication chronologique vaut aussi pour le castillan *viejo*, qui s'op-

pose à *espejo* : ici *vetulu* a abouti à **vietolo* > **vieclo* > **vieylo* > **viejo* > *viejo*; lorsque le *y* s'est développé, la diphtongaison de ϵ en *ie* avait déjà eu lieu, et le *y* n'a pu l'empêcher.

A $\bar{r}\acute{u}l$ > **roclu* (supposé aussi par ital. *rocchio*) s'oppose $\bar{r}\acute{o}l$, comme *bél*, *bél* s'opposent à a. c. *vill*; cf. encore en cast. *ruejo*, correspondant à *viejo*. Là encore, à côté de la forme syncopée a dû exister la forme pleine *rotulu* qui est devenue **roylu*, par l'intermédiaire **roclu*, à une époque postérieure à la diphtongaison de φ . A plus forte raison trouve-t-on φ dans $\bar{r}\acute{o}ll\epsilon$ qui suppose une syncope encore plus tardive dans *rotulu*, et dans lequel il n'y a jamais eu de *y* en contact avec φ (cf. **rotle* > **rotle* > $\bar{r}\acute{o}ll\epsilon$).

Le cas de *kedtre* > *cathēdra* n'est nullement embarrassant, quoi qu'en pense P. Rokseth : « Je ne vois pas pourquoi, dit-il, le groupe *dr* (devenu *yr*) aurait provoqué la diphtongaison plutôt que *tr* dans *pētra* > *pera*, *pedra*, les deux groupes ayant dû passer presque simultanément à *yr* »; *Rom.*, XLVII, p. 541. Il n'est pas vrai que le traitement de *tr* et *dr* intervocaliques soit le même en catalan; cf. *Phon. hist. rouss.*, pp. 139 et 140. Le groupe *-dr-* s'est résolu en *-yr-* dans toute position, tandis que *-tr-* n'a passé à *-yr-* que devant l'accent, et a abouti à *-r-* en position postaccentuée, après l'étape *-dr-*. Il n'y a jamais eu de *yod* en contact avec ϵ dans les continuateurs de *pētra*, et il n'a pu y avoir par conséquent de diphtongaison. Y aurait-il eu un *yod*, que la diphtongaison ne se serait pas produite, parce que le *y* serait entré trop tard en contact avec ϵ . C'est ce que nous permet de supposer l'a. provençal qui fait d'une part *cadieira*¹ et de l'autre *peira*, *Peire* > *Pētru*, *reire* > *rētro*. L'a. prov. *derrier* est tout différent et il n'y a jamais eu de ϵ : ce mot provient de **deretrariu* et s'explique par une haplogogie syllabique qui s'est produite dans **derrierer*; cf. pour le cat. *dēřé*, *Phon. hist. rouss.*, p. 221. Notons qu'au point de vue ϵ + *dr*, l'a. prov. et le catalan s'opposent au français dans lequel le groupe intervoc. *dr* n'aboutit pas à *yr*, et dans lequel la diphtongaison conditionnée de ϵ n'a pu avoir lieu dans les continuateurs; cf. a. fr. *chaiere*, fr. mod. *lierre* > *hēd(e)ra* et non **chatre*, **lire* avec *iey* > *i*.

1. L'hypothèse de C. Appel : a. prov. *cadieira* > *cathedra* + *aria* (cf. *Prov. Laulehre*. p. 36, n. 2) est inadmissible.

*Peyore*¹, ou si l'on veut *peyyore*, aurait dû aboutir à **pejô* ou *pijô*, comme *majore* a abouti à *mejô*. Cependant la forme commune du catalan est *pijô*, c'est-à-dire que l'ancienne affriquée s'est conservée sans se réduire à la fricative correspondante. Nous croyons que cette conservation s'explique plutôt par l'action analogique du neutre *pigs* ou *pits* < *pëjjus* aujourd'hui disparu, et non, comme nous l'avons dit *Phon. hist. rouss.*, p. 115, par l'influence de formes telles que *pijá* < *pëdicare*.

Si nous essayons de fixer la date relative de la diphtongaison conditionnée en catalan, voici les conclusions auxquelles nous aboutissons.

1. Elle est *postérieure* au passage de *-ly-*, *-ny-* à *-yl-*, *-yu-*: ex. a. c. *mills*, *jíu*, *júl*, *súu*, etc.

de *-ry-* à *-yr-* : ex. *fíre*, *kúyre*, etc.

de *-cl-* à *-yl-* : ex. *esplí*, *úl*, etc.

de *-kt-* à *-yt-* : ex. *pít*, *búyt*, etc.

de *-ks-* à *-ys-* : ex. *sís*, *kúce*, etc.

de *-ssy-*, *-sty-*, *-scy-* à *-ye-* : ex. *púce*, *grúe*, *púe*, etc.

de *-gr-*, *-dr-* à *-yr-* : rouss. *entír*, cat. comm. *kedíre*.

Elle est encore *postérieure* au passage de *-dy-*, [et *-gy-*] à *-yy-* : ex. *mié*, *púé*, etc.

2. Elle est *antérieure* à la fermeture de *ø* en *u* devant un *y*. A *kúytle* < **cōctat* (cf. A. Thomas, *Rom.*, xli, p. 452), *trúytle* < *trüta*, *júu* < *jüngit*, *púu* < *pügnu*, *múu* < *müngit*, s'opposent:

kuskól < *cuscoliu*, *jenól* < *genü(u)lu*, *pól* < *pedü(u)lu*, *jeřólé* < **ferrü(u)la*.

1. Il faut s'entendre. *Peyyore*, s'il avait été livré à lui-même, serait probablement devenu *peyore*, avec *y* simple, la géminée *yy* s'étant réduite à *y* devant l'accent, et on aurait eu ultérieurement **peore*, par suite de la fusion de *y* dans la voyelle palatale précédente. On peut le supposer d'après ce qui s'est passé pour **veyyamus* > **videamus*, qui a dû devenir **veyamus*, puis **veamus*, d'où *veam* qui est à la base du cat. *bidm!* ou *bejám!* «voions!» Si dans le paradigme du subjonctif on a *bejám*, *bejáu*, ce ne peut être que par une action analogique des autres personnes accentuées sur le radical. Il en est sans doute de même ici : la géminée *yy* a été maintenue dans *peyyóre*, sous l'influence de *péyyor*, *péyyus*, d'où la forme actuelle *pijô*.

$\bar{r}\acute{o}n\bar{e}$ < **rōnea*, *bergón̄e* < *verecūndia*, *kudón̄* < *cotōneu*.

et $\bar{r}\acute{o}c$ < **royyu* < *rūbeu*, qui supposent que *-ly-* et *-c'l-*, *-ny-* et *-ndy-* avaient abouti, à l'époque de la fermeture de ρ en *u*, à \bar{l} et *v*, et que le groupe *-yy-* s'était fermé en \bar{j} . Faute d'un *y* avec lequel il eût pu être en contact, ρ n'a pas passé à *u*. Pour plus de détails, cf. notre *Phon. hist. rouss.*, pp. 48 et 49.

Or la chute de *e* final, comme nous le verrons plus loin, p. 40, est postérieure à la fermeture de *-yy-* en \bar{j}^{-1} , à la réduction de *-yl-* (< *ly, cl*) à \bar{l} - et de *-yv-* (< *ny, ndy*) à *-v-*, et à la fermeture de \acute{o} en *ú*. On peut donc dire que la diphtongaison conditionnée de \acute{e} , \acute{o} est antérieure:

- a) à la fermeture de *-yy-* en \bar{j} -.
- b) à la réduction de *-yl-* (< *ly, cl*) à \bar{l} -, et de *-yv-* (< *ny, ndy*) à *-v-*.
- c) à la fermeture de \acute{o} en *ú* au contact d'un *y* subséquent.
- d) à la chute de *e* final.

D'autre part la fermeture de ρ en *u* est antérieure au passage de *ai* à *ei*, vu le traitement de *están̄* < *stagnu*, *perbán̄* < **pertangit*, *plán̄e* < *plangere*, en face de *jún̄* < *jūngit*, *pún̄* < *pūgnu*. Au moment où *á + y* devenait $\acute{e} + y$, les groupes *-ng-*, *-gn-* s'étaient réduits à *v*, d'où l'impossibilité d'une action du *yod* sur *á*; au contraire *jūngit* a pu devenir *jún̄* en catalan, parce qu'à l'époque de la fermeture de \acute{o} en *ú*, les groupes *-ng^e-* et *-gn-* en étaient encore à l'étape *-yv-*. Ainsi donc la réduction de *-yv-* (< *gn, ng^e*) à *v* est intermédiaire entre la fermeture de ρ en *u* et le passage de *ay* à *ey*.

1. Les raisons que nous avons données dans notre *Phon. hist. rouss.*, p. 115, pour situer la chute de *e* final avant le passage de *-yy-* à \bar{j} - tombent, croyons-nous, devant celles qui nous ont amené à admettre cette chute à une époque postérieure à la fermeture de \acute{o} en *ú*. Le *y* final de *l̄éy* < *l̄ēge*, *r̄éy* < *r̄ēge*, a. cat. *uy* < *hōdie* ne prouve pas que le passage de *-yy-* à \bar{j} - ait eu lieu entre la chute de *e* et de *u* finals. Dans **leye*, **reye* il n'y a jamais eu probablement de groupe *-yy-*; quant à **uyye* (< *uoyye* < *hōdie*), passé à *úy* et non *úé*, l'*e* final a dû tomber de très bonne heure, comme l'*o* final dans **ayyo* (< *habeo*) > **ayy(o)* > \acute{e} , par suite d'un emploi fréquent — à la proclise ou non — déterminant l'usure rapide de la finale.

Si de plus nous examinons les conditions dans lesquelles *ay* s'est fermé en *ey*, nous trouvons que *á* passe à *é* devant *ys* intervocalique ou final et devant *-ye* final, mais non devant *ye* intervocalique. On a d'un côté:

**laysa* (< *laxat*) > **leysa* > a. c. *leixa*,
 **fraysen* (< *fraxīnu*) > **freysen* > *frēcē*,
 **fays* (< *fasce*) > **feys* > *fēc*,
 **graye* (< **grasseu*) > **greyc* > *grēc*,

mais

grayea* (< **grassea*) > *grēcē*, **bayca* (bassiat*) > *bácē*,
 **ayca* (< *ascia*) > *ácē*, **biayca* (< **biassia*, cf. A. Thomas, *Ess. phil. fr.*, p. 256) > *biácē*.

La différence de traitement de *á* dans *grēc* et *grēcē* s'explique assez facilement. Dans **gráyc* le *yod*, premier élément du chaînon implusif, conservant toute sa force d'articulation a pu assimiler *a* en *e*; dans **gráyca*, au contraire, le *yod* implusif a perdu une partie de sa force articuloire devant le *e* explosif suivant avec lequel il tendait plus ou moins à se fondre — ce qui est arrivé un peu plus tard —, et n'a pu assimiler l'*á* précédent en *é*. Notre explication suppose donc que la chute de *u* final a déjà eu lieu au moment du passage de *ay* à *ey*. Cette chute ne s'était pas encore produite lors de la fermeture de *o* en *u*, d'où l'impossibilité pour le *yod* d'exercer son action sur l'*o* précédent dans **moyeu* (< *mūsteu*) > *mōc*, et sans doute **boycu* (< *būxeu*) > *bōc* (un type *būxu* aboutirait probablement par l'étape **boysu* à **būc*; cf. parallèlement **laysat* > **leysa*).

Continuant notre série chronologique, nous pouvons ajouter que la diphtongaison conditionnée de *e*, *o* est antérieure:

- e) à la réduction de *-yu-* (< *gn*, *ng^e-*) à *y*,
- f) à la chute de *u* final,
- g) à la fermeture de *ay* en *ey*.

Nous plaçons donc la diphtongaison conditionnée de *e*, *o* en catalan à une date relativement ancienne.

On s'accorde à admettre que cette même diphtongaison est assez récente en provençal; cf. P. Meyer, *Mém. Soc. Ling.*, I, p. 147, et tout dernièrement E. Philippon, *Rom.*, L, p. 399 : «Les plus anciens textes, écrit ce dernier, ne la connaissent pas... La brisure

de *oi* en *uoi*, puis *uei* ne remonte pas plus haut que la seconde moitié du XIII^e siècle. C'est la théorie, plus ou moins explicite, de C. Voretzsch, O. Schultz-Gora et C. H. Grandgeut.

A cela nous ferons les objections suivantes : Si le *Boèce* a des formes telles que *pois*, *noit*, *mei*, *meler*, *vel*, il en possède au moins une qui ne peut s'expliquer que par la diphtongaison de *o*; c'est *uel* < *oc(u)li*, v. 203. Cette dernière forme nous oblige à nous méfier des autres, où il est peut-être permis de ne voir que des graphies traditionnelles, plus ou moins savantes. Un autre exemple de graphie traditionnelle dans le *Boèce* est celui de *veder*, qui se prononçait *vezer*; cf. A. Jeanroy, *Annales du Midi*, XVIII, p. 374.

D'ailleurs il ne faut pas demander aux documents plus que ce qu'ils peuvent dire. Un document nous avertit qu'à telle date tel phénomène linguistique a déjà eu lieu, et grâce à lui nous ne pouvons pas rapporter plus près de nous l'apparition de tel ou tel changement phonétique ou morphologique. Mais le document ne nous renseigne pas d'une façon précise sur la date à laquelle a commencé à se produire ce changement. C'est à l'analyse phonétique de nous l'apprendre, et on comprend bien que les indications de date qu'elle fournit ne peuvent être que relatives.

C'est pour des raisons phonétiques qu'il serait trop long de développer ici, mais qui sont analogues à celles qui nous ont servi à établir la série chronologique du catalan, que nous pensons que la diphtongaison du provençal (au moins celle qui a lieu au contact de *y*) est beaucoup plus ancienne qu'on ne le dit communément et date environ de la même époque que la diphtongaison conditionnée catalane. Les formes gasconnes en *i* et les formes du genre de *uyl*, *uel*, *milz*, *vulh*, etc., que l'on rencontre çà et là dans les textes d'a. provençal, sans qu'on puisse d'ordinaire les situer géographiquement, supposent que la diphtongaison remonte assez loin. Dès lors, il s'agit d'interpréter les documents : ainsi une forme *noit* peut très bien être une réduction de **nuoit*, de même que *deleit* peut représenter un plus ancien *delieit*, etc. Graphies traditionnelles ou réductions de triphthongues antérieures, voilà comment à notre avis on doit expliquer la plupart des cas de non-diphtongaison en a. provençal.

En tout cas, A. Thomas et W. Meyer-Lübke s'autorisant de la forme *Alise* < *Alësia* (chez Hericus, † 880) admettent que la monophthongaison de *iei* en *i* était un fait accompli dès le ix^e siècle, en français; cf. *Hist. Gramm. d. fr. Spr.*, 1^{er}, p. 60. Cela suppose que la diphtongaison conditionnée de *e*, *o* au contact d'un élément palatal suivant s'est produite beaucoup plus tôt que ne le veut C. Voretzsch, *Zur Gesch. der Diphth. im Apr.*, pp. 631 et 633. Il ne serait pas impossible que ce phénomène ait eu lieu vers la même époque en gallo-roman et en catalan.

* * *

Tandis que *é* roman est invariablement représenté par *é* en catalan occidental et en valencien, sauf exceptions, il a abouti tantôt à *é*, tantôt à *è* en catalan oriental; cf. A. Griera, *Contribució*, pp. 13, 43 et 70.

D'après P. Fabra, *Rev. Hisp.*, xv, p. 19, *é* roman passe en règle générale à *é* en cat. or., excepté dans un certain nombre de cas déterminés par lui : «...un *g* précédent semble arrêter, dit-il, le passage d'*e* à *è*; nous avons *gép* à côté de *cèp*, *gingébre* à côté de *pèbre*. Les groupes *ng* palatal et *ngu* troubleraient aussi le développement régulier d'un *e* antérieur : nous avons *diuménje*, *vénja*, *lléngua*. Nous avons enfin *é* devant *i* : *réi*, *lléi*».

Dans la liste de mots donnée par A. Griera, *op. cit.*, p. 13 et 14, nous relevons de plus les exceptions suivantes : *jinèbre* (Vallès, Vich, Llusanès, etc.) à côté de *jinèbrè* (Olot); *més* (Barcelone, Vich, Ripoll, etc.) à côté de *mès*; *péze* à côté de *pés*; *féje*, et inversement *féyne* (Olot), *féy* (Junquera) à côté de *féyne*, *féy* (Barcelone, Vallès, Bages, Vich); *léy* (Vich) à côté de *lèy*; cf. d'autres exceptions, p. 41.

De même *é* roman se conserve tel quel, en catalan occidental, sauf devant nasale ou palatale et dans quelques mots où il est devant *h*. Il en est sensiblement de même en valencien. Pour les détails, dans l'explication desquels nous ne pouvons pas entrer, cf. A. Griera, *op. cit.*, pp. 43, 70 et 71.

En cat. or. *é* roman aboutit, en gros, à *é*. Mais il se conserve tel quel devant *l*, devant *w* provenant de *-ce*, *-d*, *-ty* latins finals (mais non de *v* ou *b*), devant *ndr*, *rr* et *r* suivi d'une con-

sonne autre que *b, p, m*; cf. P. Fabra, *loc. cit.*, et *Gram. de la leng. cat.*, 1912, p. 455.

Comme autres exceptions à cette règle, nous trouvons dans A. Griera, *op. cit.*, p. 14 : *téye* à côté de *téye*, *és* à côté de *és*; *eyglézię* (Cadaquès), *iglézię* (Torruella) à côté de *iglézię* (Vich, Barcelona, Llussanès); *kék* et *séglę* «sègol» (Junquera, Torroella, Cadaquès) à côté de *kék*. De même à *erm* cité par A. Griera, P. Fabra oppose *erm* dans sa *Gram. de la leng. cat.*, p. 389. Pour d'autres exceptions, cf. p. 42.

Ainsi le cat. or. s'oppose pour le traitement de *é, ê* romans au groupe formé par le catalan occidental et le valencien. Nous verrons plus bas quelle est sa position vis-à-vis du baléare. Nous ne dirons rien du roussillonnais, ce parler ne présentant que des voyelles intermédiaires entre les voyelles fermées et les voyelles ouvertes.

Est-il possible de donner une explication du traitement de *é, ê* romans en cat. oriental? Ce qu'il y a de certain, c'est que l'évolution de ces voyelles (sauf le cas déjà étudié de *e + y*) est indépendante très souvent des phonèmes subséquents. La comparaison des formes ci-dessous le montre d'une manière assez claire: *perél* < **paric(u)lu* à côté de *késtél* < *castëllu*, *kuřéřę* < *corręgia* à côté de *péřę* < **pëdicu*, *sëndrę* < *cınere* à côté de *tëndrę* < *tën(e)ru*, *bëntre* < *vëntre*, *tél* < *tiliu* à côté de *bél* < *vët(u)lu*, etc.

D'autre part, l'action d'un phonème précédent ne peut guère expliquer que quelques cas isolés de conservation de la voyelle romane (cf. *jën* < *gënte*, *lëve* < *ligna*, etc.).

Il s'agit évidemment d'un changement *spontané* de *é, ê* romans en *é*, respect. *é*. Mais *é* rom. n'a pu passer *directement* à *é*, ni *é* rom. à *é*. En effet, ou l'évolution de ces deux voyelles a été simultanée, ou elle s'est produite à des dates différentes. Dans le premier cas, le phénomène est incompréhensible : on ne voit pas pourquoi à la même époque un *é* perdrait son timbre pour prendre celui de *é*, tandis que *é* passerait à *é* —, sans l'intervention d'une cause extérieure, répétons-le. Dans le second cas, supposons que *é* roman ait abouti à *é*, avant qu'aucun changement se soit produit pour *é* roman. Comment l'*é* secondaire, provenant de *é* rom., n'a-t-il pas subi la même évolution que *é*

roman, lorsque ce dernier est passé à *é*? Et inversement, si l'on suppose que *é* roman a été le premier à se modifier. Comment les deux voyelles ne se sont-elles pas rencontrées en chemin, peut-on se demander avec P. Rokseth, *Rom.*, XLVII, p. 534?

A première vue, l'hypothèse de K. Brekke, *Rom.*, XVII, p. 89 sq., reprise par J. Saroïhandy, *Grundriss*, I², p. 849, semblerait rendre compte des faits. En réalité, *é* roman ne serait pas passé directement à *é*, mais à *é* non arrondi, son qui se retrouve encore dans le baléare. Le changement ne serait pas particulier au catalan oriental, mais aurait été général dans tout le domaine catalan. Le nouveau phonème se serait conservé en majorquin, mais sur le continent il aurait de nouveau évolué, par régression phonétique, en *é* (cat. or.) ou en *é* (cat. occid., valenc.). Ainsi d'une part *é* rom. aurait abouti à *é*, et *é* roman à *é*, en cat. oriental, sans que la confusion entre les deux voyelles ait pu se produire. Quant au vocalisme du baléare, il s'explique aisément : ce sont des colons de l'Est de Catalogne qui ont importé leur langue dans les îles. Ils ont par conséquent introduit dans le nouveau territoire linguistique leur *é* (< *é* rom.), d'où le parallélisme que l'on constate, au point de vue qui nous occupe — et en tenant compte que *é* est devenu *é* en cat. oriental —, entre ce dernier et le baléare. L'évolution de *é* en *é* serait donc postérieure à la séparation des deux dialectes.

Malheureusement rien ne vient à l'appui de l'hypothèse qu'*é* (< *é* rom.) a existé en cat. continental. L'évolution *cruce* > *kréw*, *voce* > *béw*, *duce* (et non *ductu*) > *déu* ne suppose pas l'existence de *é*, comme le pensent B. Schädel, *Untersuch. zur katal. Lautentwickl.*, p. 9, M. Niepage, *Rev. Dial. Rom.*, III, pp. 313 et 314, et A. Griera, *Butll. Dial. Cat.*, 1917, p. 10. Le passage de *-ów* à *-éw* s'explique par un phénomène de différenciation, dont on trouve des exemples dans des langues qui ne possèdent pas de *é*; cf. A. Meillet, *Mém. Soc. Ling.*, XII, p. 31, et E. Guarnerio, *Fonol. romanza*, p. 211 sq.

De plus, le changement qui est en train de s'opérer dans le parler des nouvelles générations baléares, où *é* passe à *é* (cf. Mossen Alcover, *Boll. Dicc. lleng. cat.*, IV, p. 218, et A. Griera, *loc. cit.*), ne prouve pas qu'une évolution parallèle ait eu lieu autrefois pour le cat. oriental, et que l'*é* de ce dernier soit une «réduction»

de *é*. De ce qu'un changement se produit ici, il ne s'ensuit nullement qu'il se soit produit ou qu'il doive se produire là.

D'ailleurs est-il bien sûr que l'*é* baléare remonte directement à *é* roman? Mn. Alcover, *loc. cit.*, p. 217, constate qu'il y a en roussillonnais un *é* qui ressemble presque à l'*é* baléare. Il l'a entendu en particulier à Pézillà de la Rivière. Il l'aurait encore mieux entendu quelques kilomètres plus loin à l'Ouest, à Cornellà de la Rivière qui forme comme le centre d'une aire où cette prononciation va s'atténuant à mesure qu'on s'éloigne de lui. Or il est évident que cet *é* provient d'une ouverture exagérée de l'*é* commun roussillonnais, qui n'est déjà lui-même ni fermé ni ouvert, mais moyen. L'*é* baléare ne proviendrait-il pas lui-même d'un *é* antérieur, provenant à son tour de *é* roman? Et la question se poserait à nouveau de savoir comment s'explique le changement de *é* roman en *é*, substratum de l'*é* baléare.

Quant au passage de *é* roman à *æ* que l'on constate dans une vaste portion du domaine gascon occidental (cf. E. Bourciez, *Communic. Congr. intern. lang. rom. Bordeaux, 1895*, Bordeaux, 1897, p. 92 sq.), il ne peut être invoqué pour justifier le processus *é* rom. > cat. contin., bal. *é*. L'*æ* gascon continue à s'articuler sensiblement à la même place que l'*é* dont il provient, mais à l'articulation linguale du début s'est ajouté l'articulation labiale de *o*. A notre avis, l'*æ* gascon n'est pas le résultat d'un affaiblissement de l'articulation. On ne peut en dire autant de l'*é* majorquin (ni de l'hypothétique *é* du cat. continental), et il nous paraît difficile de croire qu'il est le continuateur direct de *é*.

Faudrait-il l'admettre, qu'il resterait une moitié du problème à résoudre, et qu'il s'agirait encore d'expliquer le passage de *é* roman à *é* en cat. oriental, et par conséquent en baléare. En résumé, non seulement l'hypothèse de K. Brekke manque de preuves, mais elle est insuffisante.

Nous ne voyons d'autre solution que de recourir au phénomène de la diphtongaison, d'ailleurs si commun dans les langues romanes. Il y aurait eu dans une portion du domaine catalan (Catalogne orientale) une diphtongaison *spontanée* n'affectant que les voyelles romanes *é* et *é*, à côté de la diphtongaison conditionnée que nous avons constatée, pour *é* et *é* romans, dans tout l'ensemble du domaine.

P. Fabra est le premier qui ait proposé cette explication. Il voit dans le cat. or. *é* (< *é* rom.) la «réduction d'une ancienne diphtongue *ei* : *e* se serait réfracté en *ei* (cf. le franç., le rhétique); puis il se serait produit une dissimilation entre les deux éléments de la diphtongue, *ei* serait devenu *ei*, et finalement *ei* aurait été réduit à *e* = *é*. L'ancienne diphtongue de la voyelle *e* en catalan expliquerait aussi l'*e* majorquin : il serait l'effet d'une dissimilation plus forte, *ei* se serait avancé jusqu'à *ei* avant la perte de l'élément palatal —. Quant au passage d'*e* à *é*, il serait lié à l'allongement de l'*e* primitif. En s'allongeant, *e* perd son homogénéité; *ee*, d'où *ie* avec tous ses développements; mais aussi par réduction *e* ou *e* = *é*. En catalan, la réduction normale serait *é*, mais *l*, *h*, *rr* et *r* + cons. auraient donné le dessus à l'élément le plus ouvert; par contre, ou aurait *ie* et finalement *i* devant la consonne palatale *i*; cf. *Rev. Hisp.*, xv, p. 21.

P. Rokseth (cf. *Rom.*, XLVII, p. 534) fait à la théorie de P. Fabra l'objection suivante : «Pourquoi *factum* > *fait* > *feyt* > *fet* a-t-il un *é* en catalan moderne? L'*ay* de *fait* n'aurait pas pu éviter de se rencontrer en chemin avec *e* > **ey* > **ey*. Or il ne s'est pas associé à cette dernière série». Nous ne croyons pas qu'on ait eu en même temps, en catalan, **estreit* < *strictu* et *feyt* < *factu*. S'il en était ainsi, *feyt* se serait réduit à *fet* à date pré-littéraire comme **estreit* s'est réduit lui-même à *estret* avant les premiers textes. Il est plus que probable que lors de la réduction de **estreit* à *estret*, on en était encore à l'étape *fait*, ce qui explique la conservation de *feyt* en catalan jusqu'au xiv^e siècle environ. Pour la même raison nous ne pensons pas que, si le processus *e* rom. > *ey* a eu réellement lieu, **peyra* < *pira* ait coexisté avec *feit*. Au moment où **fait* est devenu *feyt*, **peyra* — s'il a existé —, avait passé à *pèra*, comme **estreyt* à *estret*. Néanmoins, l'objection de P. Rokseth contient une part de vérité. Si le *y* implusif a pu amener *a* jusqu'à *e* dans *fet* < *factu*, pourquoi dans le groupe *ey* (< *e* roman) aurait-il différencié l'*é* en *é*, d'où *ey*, et finalement *é*? D'ailleurs les mots comme *rey*, *reyne* (nous choisissons à dessein ces mots à cause du *r* initial qui aurait pu s'opposer à l'action du *y*) montrent bien que le *y* n'a pas agi par différenciation sur la voyelle *e*, en catalan. P. Fabra le reconnaît lui-même lorsqu'il dit que *e* n'a pas passé

à *e* au contact d'un *y* suivant. Aussi pensons-nous que si *p̄ira* est devenu *p̄ere* en cat. or., ce n'est pas à cause d'un intermédiaire **peyra*, et que si *strictu*, où réellement un *y* a été en contact avec l'*e* après la résolution de *k*, a passé à *estrêt* dans le même parler, c'est qu'au moment du changement de *é* en *ê* il n'y a plus eu de *yod* après l'*e* pour empêcher l'ouverture de la voyelle.

D'après P. Fabra, *e* roman aurait tout d'abord abouti à la diphtongue *ee*, qui se serait développée de trois façons différentes suivant la nature des phonèmes subséquents : *e*, *e* ou *ye*. Nous avons vu ce qu'il fallait penser de *ye* : il n'est pas le résultat d'une diphtongaison spontanée, propre au cat. or., mais d'une diphtongaison conditionnée commune à tout le domaine catalan; cf. cat. or. cat. occ., val., bal., rouss. *lit* < *lěctu*, *kúce* (ou *kúya* suivant les parlers) < *cōxa*. Restent donc *é*, *ê* < *ee*. La divergence de traitement de *ee* est-elle le fait des phonèmes suivants? Dans un certain nombre de cas il semble qu'on puisse le soutenir: *měl* > *mēt*, *caelu* > *sēt*, *p̄erdit* > *p̄ert*, *hiběrnū* > *ib̄ern*, *s̄erra* > *s̄ér̄e*, etc. Mais si le contact de *r* implusif a déterminé *ee* > *e* dans les exemples ci-dessus, pourquoi n'en est-il pas de même dans *h̄erba* > *ér̄b̄e*, *s̄ervat* > *s̄ér̄b̄e*, *ēr(e)mu* > *erm*? Pourquoi encore l'*n* implusif aurait-il agi dans *v̄entre* > *b̄entr̄e* et non dans *ḡen(e)ru* > *j̄endr̄e*, *t̄en(e)ru* > *t̄endr̄e*, etc.? Pourquoi enfin le *w* implusif aurait-il ouvert l'*e* roman dans *s̄ebu* > *s̄ēw*, *d̄ebet* > *d̄ēw*, etc., et aurait-il amené le changement de *é* en *ê* dans **n̄ève* > *n̄ēw*, *Daeu* > *d̄ēw*, etc.?

P. Rokseth, *Rom.*, XLVII, pp. 534 et 535, admet l'hypothèse de P. Fabra relativement à la diphtongaison de *e* ouvert, tout en hésitant à accepter, jusqu'à plus ample informé, sa manière de voir quant à la diphtongaison de *e* fermé. Il se rallierait plutôt sur ce point à l'hypothèse de K. Brekke. Les objections que soulèvent l'une et l'autre théorie s'appliquent donc aussi au système de P. Rokseth. Nous n'y revenons pas.

On nous permettra d'exposer notre point de vue, qui tient compte de la distinction, très importante dans certaines langues romanes, entre syllabes ouvertes et syllabes fermées.

Soit *éé*, résultat de la segmentation de *é* roman. Par diffé-

renciation on a eu *éé*, l'élément fermé caractéristique étant mis inconsciemment à la fin, c'est à dire à la place psychologiquement la plus importante. A une époque ultérieure, la force mécanique du premier élément l'a emporté, d'où *éé*, et plus tard encore par contraction *é*. De même *éé*, provenant de la segmentation de *é* roman, s'est différencié en *éé*, l'élément ouvert caractéristique étant mis à la seconde place. Puis *éé* est passé à *éé*, le premier élément physiologiquement le plus fort, ayant imposé son timbre, d'où par contraction *é*. Les diverses phases de l'évolution de *é*, *é* romans se correspondent ainsi : dans l'un et l'autre cas, c'est d'abord un phénomène d'ordre psychologique qui commande le processus, puis un phénomène d'ordre mécanique.

On voit en quoi la diphtongaison spontanée catalane diffère, d'après notre théorie, de la diphtongaison du français et du castillan, par exemple. En français, la diphtongue *éé*, provenant de *éé* < *é* roman, a abouti à *ei*, c'est-à-dire que la différenciation a été plus forte. Il y avait danger pour le second élément (*e*) de s'assimiler au premier (*e*), physiologiquement le plus fort (de fait, l'assimilation a eu lieu en catalan). Ce danger a été évité par une différenciation supplémentaire qui a amené le second élément à *i*. En français et en castillan, *éé*, provenant de *éé* < *é* roman, est devenu *ié*. Ici le cas est légèrement différent. Dans la diphtongue *éé* (< *éé* < *é* rom.), l'accent est resté sur le premier élément, le plus ouvert. Dans *éé* (< *éé* < *é* rom.) l'accent s'est reporté, en français et en castillan, sur la voyelle la plus ouverte, d'où *éé*. Antérieurement à tout déplacement d'accent, le catalan a assimilé le second élément au premier, et le premier élément n'a eu aucune raison de devenir inaccentué. Le premier élément, qui était fermé, ayant perdu l'accent en français et en castillan, a été menacé à son tour de s'assimiler avec le second élément ouvert qui était accentué. Ce danger a été écarté encore une fois par une différenciation : *e* est passé à *i*, d'où *ié* et *yé*.

Dans quelles conditions la diphtongaison spontanée a-t-elle eu lieu en catalan? On sait qu'en castillan la diphtongaison de *é*, comme celle de *ó*, s'est produite soit en syllabe libre, soit

en syllabe entravée. En français au contraire, *é* et *ô* ne se sont diphtongués qu'en syllabe ouverte, de même qu'en italien; de plus la diphtongaison n'a pas eu lieu dans la voyelle tonique des proparoxytons. Parallèlement, *é* ne s'est pas diphtongué en français devant une entrave d'origine latine ou romane. Enfin dans d'autres langues ou d'autres dialectes comme le roumain, le napolitain, le frioulan, la diphtongaison de *é* a lieu même en syllabe fermée, mais dans certains cas seulement (cf. E. Guarnerio, *Fonol. rom.*, p. 163 sq.); de même on trouve *ai* < *é* en engadinois dans certains mots où *é* est entravé : *capîstru* > *k'avaister*, *crista* > *kraicta*, etc., cf. W. Meyer-Lübke, *Gram. lang. rom.*, I, § 70.

En réalité, la diphtongaison s'est-elle produite en syllabe fermée? D'après de nombreuses expériences faites par nous, dont nous comptons publier les résultats dans la *Biblioteca filològica* de l'*Institut d'Estudis Catalans*, à la suite d'une proposition des plus aimables de M. A. Griera, il résulte qu'un groupe disjoint *consonne + consonne* peut être prononcé, inconsciemment d'ailleurs et suivant les sujets, en conservant à la première consonne son caractère implosif ou en lui donnant au contraire une valeur explosive qui en fait le premier élément de la syllabe suivante. Dans ce dernier cas, la voyelle qui précède le groupe n'est plus entravée, et peut être suffisamment longue pour permettre à la diphtongaison d'avoir lieu. Notre idée est que là où une voyelle suivie de deux ou trois consonnes s'est diphtonguée, le groupe consonantique appartient — sauf quelques cas particuliers qu'il ne saurait être question d'aborder ici —, à la syllabe suivante. Le tout est donc de déterminer pour chaque langue quelles ont été les règles de la syllabation, à l'époque où s'est produite la segmentation vocalique, base de la diphtongaison.

Comment s'est comporté le catalan à cet égard et quelle est sa position vis-à-vis des autres langues romanes?

Nous étudierons d'abord le cas des mots où *é* et *ê* catalans ne sont pas suivis de *w*, puis celui des mots en *-êw-* ou *-éw-*.

Diphtongaison de é roman. — *E* ouvert roman s'est diphtongué et a par conséquent abouti à *é* en cat. oriental lorsqu'au moment de la diphtongaison il était suivi:

1. D'une consonne simple explosive:

Ex. : *bēne* > **bēne* > *bé*, *vēnis* > *béns*, *tēnet* > *té*, **fēmus* (cl. *firmus*) > *fēms*, *lēndine* > **lēmēna* > *lēmēne*, **intēru* (cl. *integrum*) > *enté*, *fēru* > *fēr*, *fēra* > *fēre*, *nēcat* > *nēge*, *nēgat* > *nēge*, *sēcat* > *sēge*, *in* + *caecat* > *ensēge*, *lēvat* > *lēbe*, *dē(n)sat* > *dēsé*, etc. —, **quaestia* > **quēca* > *kēce*, *vet(u)lu* > **vēlu* > *bēl*, *anēllu* > **anēlu* > *enēl*, etc.

Mais lorsque la consonne explosive était un *l*, plus ou moins vélaire, le second élément de la diphtongue *ēē* provenant de *ēē* < *ē* roman a été protégé par la consonne contre l'assimilation avec le premier élément fermé, et a même assimilé ce dernier en *é*, d'où cat. oriental *é*, bal. *é*. Il est d'ailleurs possible que dans ce cas l'étape *ēē* n'ait pas été suivie de l'étape *ēē*.

Ex. : *caelu* > *sēt*, *gēlu* > *jēt*, *gēlat* > *jēlē*.

On a le même résultat pour *é* rom. suivi de *l* final implosif. La diphtongaison a eu sûrement lieu (cf. franç. *fiel*, *miel*; cast. *hiel*, *miel*), mais elle a abouti à *é*.

Ex. : *fēl* > *fēt*, *mēl* > *mēt*.

Elle ne s'est pas produite, selon toute probabilité, dans les polysyllabes (*Em*)*manuēl*, *Rafaēl* qui ont conservé leur *ē* original en catalan : *menuēl* ou *menēl*, *rēfēl* ou *rēfēt*.

2. D'une semi-occlusive explosive:

Ex. : *mēdicu* > **mēju* > *mēje*, *haerētīcu* > *erēje*, *pēdicu* > *pēje*, *pētia* > **pētsa* > *pēsé*, etc.

3. Du groupe explosif *occlusive* + *liquide*:

Ex. : *fēbre* > *fēbre*, *tenēbras* > *tenēbres*, *lēp(o)re* > *lēbre*, *pētra* > *pēdre*, *Pētru* > **pēdru* > *pēre*, **die-Merc(o)ris* > *dimē(r)cres* > *dimēkre*, *rēg(u)la* > *rēglé*, **alēcre* > *elēgre*, etc.

4. Du groupe explosif *gutturale* + *w*:

Ex. : *ēqua* > *ēgwe*, **lēgua* > *lēgwe*.

Mais lorsqu'il était suivi d'un groupe de consonnes autre que *occlusive* + *liquide* ou *gutturale* + *w*, l'*é* roman s'est tantôt diphtongué, tantôt non, d'où *é* dans le premier cas et *ē* dans le

second. Cela revient à dire que la première consonne du groupe disjoint a continué d'être implosive ou a franchi, au contraire, la frontière syllabique.

Ce dernier cas se constate pour les groupes consonantiques suivants:

-s|t-, -s|tr- > -|st-, -|str-:

geněsta > jeněstę, řěsta > řestę, gěstu > jěst, praestat > přěstę, děxtru > dęstru > dęstrę, řeněstra > řiněstrę, etc.

-s|p-, -s|pr- > -|sp-, -|spr-:

věspa > bęspę, věsp(e)ru > bęsprę, věsp(e)ras > bęspręs, etc.

-m|p- > -|mp-:

těmpus > *těmpus > těms.

-m|br-, -m|pr- > -|mbr-, -|mpr-:

septěmbre > sętěmbřę, decěmbre > dęsěmbřę, měmbriu > męmbřę, těmp(e)rat > těmpřę (cf. par métathèse trěmp), sěmper > *sęm-
pre > sęmpřę, etc.

-m|bl-, -m|pl- > -|mbl-, -|mpl-:

trěm(u)lat > trěmblę, těmplu > těmplę, exěmplu > ęksěmplę, etc.

-n|d-, -n|t- > -|nd-, -|nt-:

recěntat > řěntę, děnte > dęn, věntu > bęn, cěntu > sęn, -ěnte > -ęn, incěnd(e)re > ęnsęndřę, extěnd(e)re > ęstęndřę, etc.

-n|tr- > -|ntr-:

věntre > bęntřę, cěntriu > sęntřę, etc.

-n|ř- > -|nř-:

pěndicat < pęnřę.

-r|m-, -r|b-, -r|v-, -r|p- > -|rm-, -|rb-, -|rv-, -|rp-:

ěr(e)mu > ęrm, těrmine > tęrņę, hěrba > ęrbę, sěrvat > sęrbę, sěrvu > *sęrvu > vieux sęřf, sęrpe > sęrp, etc.

Dans tous les autres cas, la première consonne du groupe est restée implosive, d'où é en cat. oriental.

Ex. : *cistèrna* > *sistèrne*, *infèrnu* > *infèrn*, *hibèrnu* > *ibèrn*, *lucèrna* > *luèrne*, *vèrnu* > *bèrn*, **opèrtu* > *ubèrt*, *pèrdit* > *pèrt*, *pèrd(e)re* > *pèrdre*, *tèrtiu* > *tèrs*, *conversat* > *kumbèrse*, germ. *èlmu* > *èlm*, **impèltu* > *empèlt*, *aestimat* > subst. verb. *èzme*, *dècimu* > **dèzmu* > *dèume* > *dèime*, etc.

Il faut ajouter les mots comme *dibèndres* ou *dibènres* < *die-Ven(e)ris*, *tèndre* < *tèneru*, *jèndre* < *gèn(e)ru*, qui paraissent étonnants à côté de *bèntrè*. La divergence de traitement que l'on constate dans la voyelle peut très bien s'expliquer par le fait qu'à l'époque de la diphtongaison on avait d'une part le groupe *-ntr-*, et de l'autre le groupe *-nr-* (plus tard *-ndr-*). L'*n* du premier a pu être explosif, tandis que celui du second continuait d'être implusif, empêchant ainsi la diphtongaison d'avoir lieu.

Enfin dans les mots où *ē* latin était suivi d'une géminée, la diphtongaison s'est produite, sauf dans le cas où cette géminée était *r*. La raison en est qu'à l'époque de la diphtongaison les géminées s'étaient déjà réduites, ne conservant que leur élément explosif, ce qui n'était pas le fait de *r*, qui encore aujourd'hui a conservé son caractère primitif. L'élément implusif de *r* géminé a empêché la diphtongaison de l'*ē* précédent, d'où *ē* en cat. oriental.

Ex. : *mèsse* > *mèse*, **prèssat* > *prèse*, *cèssat* > *sèse*, *vèrsat* > *bèse*, *transvèrsu* > *trèbès*, *pèrsicu* > *prèsek*, *bèccu* > *bèk*, *castèllu* = phon. *kastèllu* > **castèlu* > *kèstèl*, et d'une façon générale le suffixe *-èl* < *-èllu* —, mais *tèrra* > *tèrè*, *sèrra* > *sèrè*, *fèrru* > *fèru*, germ. *wèrra* > *gèrè*, *èrrat* > vieill. *èrè*, etc.

Ainsi, si nous essayons de fixer la date relative de la diphtongaison de *ē* roman en cat. oriental, nous constatons qu'elle a dû être:

1. antérieure à la chute de *e* final, comme le laissent supposer *bèns* < *vènis*, *tèns* < *tènes*, etc. Il n'est pas inutile de répéter que la fermeture de *ē* rom. en *ē* est indépendante en cat. or. de la présence de *n* implusif; cf. en effet *sèbèm* < **sapīmus*, et d'une façon générale *-èm* < *-imus*, *-èmus*.

2. *antérieure* à l'insertion d'un *d* transitoire dans le groupe *-n'r-*, comme permet de le croire la divergence de traitement de *tendre* < *tēn(e)ru* d'une part, et *bēntre* < *vēntre* de l'autre.

3. *postérieure* à la palatalisation du groupe *-ll-* en *-l-*. Si la diphtongaison s'était produite à l'étape *-l/l-*, il est probable que le contact de l'*l* implosif aurait conservé son caractère ouvert à l'*e* précédent; cf. *fel* > *fēt*, *cēlla* > *sēlle*, etc. Il en aurait été de même si, ce que nous ne croyons guère possible, *l* était devenu explosif et qu'on eût en *-ll-*; cf. en effet *caelu* > **tse/lu* > *sēt*. Cette constatation concorde avec celle que nous avons faite autre part (cf. *Phon. hist. rouss.*, p. 164), à savoir que la palatalisation de *-ll-* a dû se produire avant la chute des voyelles finales.

Quant à la diphtongaison que nous admettons pour *fēt* et *mēt*, elle n'a rien qui doive surprendre, bien que l'*é* se soit trouvé devant une consonne implosive, si l'on songe que la durée des voyelles est en raison inverse du nombre de syllabes qui composent le mot. L'exemple du fr. *fiel* et du cast. *hiel*, pour ne parler que de *é* roman, montre que la voyelle de ces monosyllabes, tout en étant entravée, a été assez longue pour permettre la segmentation que suppose le phénomène de diphtongaison.

Pour les exceptions, cf. p. 42.

Diphtongaison de é roman. — *E* fermé roman s'est diphtongué et a abouti à *é* en cat. oriental lorsqu'au moment de la diphtongaison il était suivi:

I. D'une consonne simple explosive:

Ex. : *cēpa* > *sēbē*, *triphyllu* > *trēbut*, *glēba* > *glēbē*, etc.

par(i)ēte > *pērēt*, *site* > *sēt*, *ab(i)ēte* > *ēbēt*, *sēta* > *sēdē*,

**conrēdat* > *kunrēgē*, etc.

fricat > *frēgē*, *carricat* > *keřēgē*, *-icat* > *-ēgē*, *plicat* > *plēgē*, etc.

sapēmus > *sēbēm*, *-ēmus* > *-ēm*, *frēnu* > *frē*, *plēnu* > *plē*,

**alēnat* > *ēlēnē*, *fēnu* > *fē*, *minat* > *mēnē*, **decēna* > *dezēnē* et *dēnē*, *vēna* > *bēnē*, *poena* > *pēnē*, germ. *skina* > *eskēnē*, etc.

crudēle > *kruēl*, *fidēle* > *fidēt*, **stēlu* > *estēt*, *mustēla* > *mustēlē*, *vēla* > *bēlē*, *vēlu* > *bēt*, *tēla* > *tēlē*, **iēlu* > *tēt*, etc.

p̄ira > *p̄ér̄e*, *prima-v̄era* > *prim̄eb̄ér̄e*, *c̄era* > *s̄ér̄e*, *sp̄erat* > *ɛsp̄ér̄e*, etc.

def̄ē(n)sa > *d̄ɛb̄ɛz̄e*, *desp̄ē(n)sa* > *d̄ɛsp̄ɛz̄e*, *-ē(n)su* > *-és*, *-ē(n)sa* > *-éz̄e*, *p̄ēnsu* > *p̄és*, *m̄ē(n)se* > *m̄és*, etc.

desdignat > **d̄ɛsd̄ɛna* > *d̄ɛzd̄ɛv̄ɛ*, *attingere* > *ɛt̄ɛv̄ɛ*, **r̄ēniu* > *r̄ɛv̄*, germ. *sinnu* > *s̄ɛv̄*, *signat* > *s̄ɛv̄ɛ*, *oric(u)la* > **or̄ɛla* > *ur̄ɛl̄ɛ*, *apic(u)la* > *ɛb̄ɛl̄ɛ*, **ciliat* > *s̄ɛl̄ɛs*, etc.

2. D'une semi-occlusive explosive:

Ex. : *corrigia* > **coṝɛja* > *kuṝɛj̄ɛ*, *invidia* > **env̄ɛja* > *emb̄ɛj̄ɛ*, *-idiat* > *-ɛj̄ɛ*, *-idiu* > *-ɛé*, etc.

3. Du groupe explosif *occlusive* + *liquide*:

Ex. : *p̄ip̄(e)re* > *p̄ɛbr̄e*, *j̄unip̄(e)ra* > *j̄in̄ɛbr̄e* (Olot), *nigra* > *n̄ɛgr̄e*, *p̄ercip̄(e)re* > *p̄ɛrs̄ɛbr̄e*, *recip̄(e)re* > *r̄ɛbr̄e*, *pre(s)bit(e)ru* > *pr̄ɛb̄ɛr̄e*, **s̄ɛc(a)le* > *s̄ɛgl̄ɛ* (Junquera, Torroella, Cadaqués), etc.

4. D'un *s* implosif dans le monosyllabe *tr̄és* < *tr̄ēs*; cf. fr. *trois*.

Devant un groupe de consonnes autre que *occlusive* + *liquide*, *é* roman s'est tantôt diphtongué, tantôt non, suivant que la première consonne du groupe est devenue ou non premier élément explosif de la syllabe subséquente. La diphtongaison a eu lieu dans le cas des groupes consonantiques:

-s/k-, *-s/kl-* > *-sk-*, *-skl-*:

**brisca* > *br̄ɛsk̄ɛ*, germ. *iska* > *ɛsk̄ɛ*, *discu* > *d̄ɛsk*, **disca* > *d̄ɛsk̄ɛ*, *friscu* > *fr̄ɛsk*, *m̄isc(u)lat* > *m̄ɛskl̄ɛ*, etc.

-s/t-, *-s/tr-* > *-st-*, *-str-*:

crista > *kr̄ɛst̄ɛ*, *cap̄istru* > *k̄ɛb̄ɛstr̄ɛ*, *maḡistru* > *m̄ɛstr̄ɛ*, etc.

-s/m- > *-sm-*:

**quarēs(i)ma* > *kuṝɛsm̄ɛ*.

-n/d-, *-n/dr-* > *-nd-*, *-ndr-*:

v̄ēndita > *b̄ɛnd̄ɛ*, *v̄ēnd(e)re* > *b̄ɛndr̄ɛ*, *cin(e)re* > *s̄ɛndr̄ɛ*, *def̄ēnd(e)re* > *d̄ɛj̄ɛndr̄ɛ*, etc.

-n/k-, -n/gl- > -/nk̄-, -/ngl̄-:

suff. -incu, -inca > -ĕnk̄, -ĕnk̄e, hring + ula > řęngl̄e.

-n/ts-, -n/s- > -/nts-, -/ns-:

pĕnsat > pĕnse, cominĭtiat > kumĕnse, linteu > lĕns.

-m/bl- > -/mbl-:

sĭm(u)lat > sĕmbl̄e.

-r/m-, -r/d-, -r/k-, -r/g-, -r/ts- > -/rm-, -/rd-, -/rk-, -/rg-, -/rts-:

fĭrmu > řĕrm, vĭr(i)de > bĕrt, cĭrcat > sĕrk̄e, vĭrgine > bĕrjĕ,
*ex-mĕrciat < ĕzmĕrse, etc.

Dans les autres cas, la première consonne du groupe est restée implusive, d'où ě en cat. oriental:

Ex. : die dominicu > *diumenje > diwmĕnjĕ, vindicat > *vĕnja > bĕnjĕ, lingua > lĕngwĕ, etc.

Un cas particulier est celui où ě roman était suivi d'un y. Nous avons vu que ě a passé à é dans *kuřĕje*, *ĕmbĕje* qui remontent à des types anciens **correyya*, **enveyya*. De même **freydu* (l. vulg. *frigidu*), **drĕytu* (cl. *directum*), **benĕytu* (= *benedictu*) sont devenus *řĕt*, *drĕt* (cf. encore *ĕn-*, *indrĕt*), patronym. *benĕt*. Dans tous ces mots la diphtongaison a eu lieu. On a en regard *řĕy* < **reyye* < *rĕge*, *lĕy* < **leye* < *lĕge*, *pĕc* < **peyye* < *pisce*, *krĕc* < **kreyye* < *crĕscit*. Comment expliquer cette divergence? De la façon suivante, croyons-nous : avant l'époque de la diphtongaison **correyya* et **enveyya* avaient passé à **correja*, **enveja*, par suite de la fermeture de -yy- en j̄. Au moment de la diphtongaison, on a eu régulièrement **correja*, **enveja*. L'ĕ de **reyye*, **leye*, au contraire, a sans doute été protégé par le y suivant qui a empêché le passage de ěĕ (< ě roman) à ěĕ. De même si on a *drĕt*, *řĕt*, *benĕt*, c'est qu'à l'époque de la diphtongaison le y s'était déjà fondu dans l'ĕ précédent, et son action n'a pu par conséquent empêcher l'ouverture de la voyelle. A la même époque on a dû avoir **peyye*, **creyye*, d'où la conservation de ĕ, analogue à celle que l'on constate dans *řĕy*, *lĕy*.

On se demandera pourquoi la réduction du *yod* n'a pas eu

lieu dans ces mots, alors qu'elle s'est produite dans **freydu* et *dreytu*. Les conditions ne sont pas les mêmes : il n'y a rien de commun entre un *y* et un *t* ou un *d*, tandis que *y* et *s* sont des phonèmes voisins. «L'affinité de *s* avec *i* (ou *y*) au point de vue des mouvements articulatoires de la langue est certaine. Pour se mettre dans la position de l'*s*, la langue passe par une série de positions qui ne sont pas très différentes de celles exigées par *i*, *y*... Pour aboutir à la position de *s*, la langue passe par un stade assez voisin de *yod*»; cf. G. Millardet, *Rev. Lang. Rom.*, xvii, pp. 124 et 125. C'est justement à cause de cette parenté, ou mieux parce que le *yod* constitue une sorte de préparation à l'*s*, qu'il s'est conservé relativement assez tard dans **peyse*, **creyse* avant d'aboutir, par combinaison intime avec *s*, à la prépalatale *ç*. Ce qui importe pour le moment, c'est que *y* ait été en contact avec l'*é* à l'époque de la diphtongaison.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement la présence d'un *yod* implusif qui a conservé son caractère primitif à *é*. Un phonème palatal précédent a eu le même effet. Qu'on se rappelle le processus *é* > *éé* > *éç*. Le caractère palatal de la consonne initiale de syllabe a pu empêcher la différenciation de *éé* en *éç* de se produire, d'où *éé* et finalement *é*. C'est ce qui a eu lieu dans les mots comme *gibbu* > *jéç*, *zingīb(e)ru* > *jingébre*.

On peut s'étonner que *pisce* et *crēscit* aboutissent à *péc*, *kréc*, tandis que *parēscere*, *merēscere*, **conēscere* sont représentés par *perēçç*, *merēçç*, *kunēçç*. Pour nous, seules les formes en *é* sont régulières, et celles avec *é* sont dues à l'analogie. Ces dernières, en effet, ont pu être influencées par les anciennes formes de la 1^e pers. sing. indic. prés. et celles du subj. prés (1-3 sg., 3^e plur.) où l'*é* était normal : *merēsçk*, *merēsçkç*, *-çs* etc. L'analogie ne s'est pas exercée sur *péc* et *kréc* : se serait-elle exercée, qu'elle aurait pu avoir, au contraire de ce qui a eu lieu ci-dessus, une action conservatrice; cf. *péc* < *pascit*, *gréc* < *crasseu*.

Dans les mots où *é* était suivi en latin d'une géminée, la diphtongaison a eu lieu, par suite de la simplification antérieure de cette dernière; cf. *siccu* > *sék*, *cippu* > *sép*, *-issa* > *-éçç*, *vitta* > *béçç*, *litt(e)ra* > *létre*, *-mitt(e)re* > *-mètre*, *nit(i)du* > **nettu* > *nét*, *pēd(i)tu* > **péttu* > *pét*, etc.

D'après ce qui précède, nous croyons pouvoir admettre que la diphtongaison spontanée de *é* roman a été:

1. *antérieure* à la chute de *e* final; cf. *par(i)ēte* > *perēt*, *sīte* > *sēt*, etc.

2. *postérieure* à la fermeture de *-yy-* en *ĵ*; cf. *kuřēĵe* < *corrigia*, p. 38.

à la palatalisation de *-nn-* en *y*; cf. germ. *sīnnu* > *sēy*.

à la réduction de *-eydu*, *-eytu* à *-ēdu*, *-etu*; cf. *frēt* < **frigidu*, *drēt* < *dirēctū*; cf. p. 38.

à l'insertion d'un *d* transitoire dans le groupe *-n'r-*; cf. *sēndre* < *cin(e)re* en regard de *tēndre* < *tēn(e)ru* qui s'oppose à *bēntre* < *vēntre* (pour ces deux derniers mots, cf. p. 35).

à la réduction de *-yl-* (< *cl*, *ly*) et de *-yv-* (< *yn*) intervocalique à *l* et *y* (cf. *urēle* < *ōric(u)la*, *ensēye* < *insignat*), et par conséquent à la fermeture de *o* en *u*; cf. en effet *pūy* < *pūgnu* qui suppose l'existence du groupe implosif *-yv-*: *Phon. hist, rouss.*, pp. 48 et 49.

Diphtongaison de é, é romans devant w. — Le cas de *é* ne présente aucune difficulté. Avant la chute de *e*, *u* finals, il a passé à *é*, et lorsque le *w* s'est développé il s'est trouvé devant une voyelle ouverte.

Ex. : *sēbu* > **sēbu* > **sēb* > *sēw*, *bibit* > *bēw*, *dēbet* > *dēw*, etc.

crēdit > **crēdet* > **crēd* > *krēw*; *herēde* > *erēw*, **conrēde* > *kunrēw*, etc.

**facitis* > **fazēts* > a. c. *faèu*, c. mod. *fēw*; *cantetis* > *ken-tēw*, etc.

Pour *é* roman, la question est un peu plus compliquée; on trouve tantôt *-ēw*, tantôt *-ēw*. Le premier traitement se constate dans les mots où *é* était originairement suivi d'un *u* final latin, passé de bonne heure à *w*. Il est d'ailleurs régulier.

Ex. : *mēu* > *mēw*, *Daeu* > *dēw*, *Matthaeu* > *mētēw*, *judaeu* > *juēw*, *romaeu* > *rūmēw*, etc.

On le constate encore dans **nēve* > **nēbe* > **nēb* > *nēw*, *brēve* > *brēw*.

Mais on trouve *-ew* dans *pēde* > *pēw*, *sēde* > *sēw*, *dēce* > *dēw*, *prētū* > **predzu* > **predz* > *prēw*. Nous sommes ici en présence, croyons-nous, d'un traitement analogique. A l'époque de la diphtongaison, on a eu sans doute **pēde*, **sēde*, **dēdze*, **predzu*, et on s'attendrait à avoir comme continuateurs en cat. oriental moderne **pēw*, **sēw*, **dēw*, **prēw*, après le changement de *d*, *c*, *ty* finals en *w*. Cependant si l'on songe que dans ces mots l'étape qui a précédé immédiatement *w* est une sorte de bilabiale (qui s'est substituée au son plus ou moins interdental antérieur) et que cette même bilabiale était caractéristique des désinences de la 2^e per. plur. *-itis*, *-ētis*, en vérité très nombreuses, on ne sera pas étonné que le vocalisme de ces dernières ait influé sur celui des quatre formes citées plus haut, et que sur le modèle de *faèu*, *cantèu* on ait eu *pēw*, *sēw*, *dēw*, *prēw*.

Les exceptions aux règles formulées ci-dessus s'expliquent la plupart du temps par des actions analogiques, plus rarement par des phénomènes phonétiques:

Ainsi *jinebrę* (Vallès, Vich, Llussanès) est d'après *lębrę*, *jębrę*. De même *ębrę* «fleuve».

męs < *mē(n)se* (Barcelone, Vich, Ripoll) d'après *męs* < *mais*.

pęze, à côté du régulier *pęs* < *pē(n)su*, d'après les formes verbales en *-ęze* : *dęze* < *dē(n)sat*, *bęze* < *basiat*; de même *bęze* < *vitiat*, *dęzbęze*.

jęę < **fiticu* d'après les mots très nombreux en *-ęę* < *-ēticu*.

ęęę, s'il ne provient pas d'un type **axęlla* pour *axilla* (cf. franç. *aisselle*), est d'après les mots en *-ęę* < *-ęlla*.

řęę < *řigat* d'après les formes verbales en *-ęę* < *-ęcat*, *-ęgat*.

De même *kumbręę* < *communicat*, *jęmęę* < *gemicat*.

ęřę < *haeręditat* d'après *ęnsęę* < *incęptat* (*incoęptat* + *sęctare*), etc.

ęřęstę < *arista* d'après les substantifs terminés en *-ęstę* < *-ęsta*.

ęndręę < **in-diręctiat* d'après les formes verbales en *-ęę* < *-ęssat*, *-ęrsat*.

ęntre < *intrat* d'après *bęntre*, *sęntre*, *męntres* < *(du)m in-terea* + *s*. L'ę de ce dernier mot peut s'expliquer par l'influence des mots en *-męn* < *-męnte*, *-męntu*; cf. cast. *(de)mientras* où l'influence de *-miente* est sûrement en jeu.

lève < *ligna* est sans doute pour un ancien **lēja*; cf. *sève* < *signat*. Ce n'est que lorsque l'*l* initial s'est palatalisé que l'*é* s'est fermé en *é* sous la double action de *l* et de *v*.

řéy (Junquera), *léy* (Vich) peuvent s'expliquer par les nombreux noms terminés en *-éy* : *serbėy* < *servitiu*, *erbėy* < **herbitiu*, *řemėy* < *remediū* (ce dernier avec *e* fermé à cause de la confusion qu'il a pu y avoir entre *mėdiū* et (*di*)*midiu*, et qui a existé de fait puisqu'on trouve en a. cat. *demig*. Il peut se faire cependant que la terminaison de *řemėy* soit analogique de celle de *serbėy*, *erbėy*). De même *řéyņę* peut être dû à l'action de *éyņę* < *azina* (cf. A. Thomas, *Ess. phil. fr.*, p. 207) et de *řéyņa*, dérivé de *řacenda*; cf. *Phon. hist. rouss.*, p. 231.

Quant à *tėme*, *ęsprėme*, ils ne remontent pas à des types avec voyelle radicale *é*, mais à des types **tėmere* (*timere* + *trėmere*), *ęsprėmere* (*ęprimere* + *prėmere*). Ce sont par conséquent, à notre avis, des formes régulières.

De même les exceptions aux règles que nous avons données du développement de *é* roman, peuvent s'expliquer soit par l'analogie, soit par une action phonétique.

pėke < *pėccat* est d'après *sėke* < *sicca*, *prėę* < *prėcat* d'après les formes verbales en *-ėę* < *-icat*, *vėdę* < *vėtat* d'après *sėdę* < *sėta*, *řėdę* < *řoeta*, etc.; *ęsmėņę* < *ęxmėndat* d'après *mėņę* < *mīnat*, etc.

sėt < *sėpte*, à côté de *nėt* < *nėpte*, peut être analogique des nombreux mots en *-ėt* < *-ittu*.

ės < *ęst*, à côté de *ės* et de *ęsę* < **ęssere*, peut avoir été influencé par la terminaison si commune *-ės* < *-ęnse*, et les mots comme *pės* < *pėnsu*.

ęrm (P. Fabra, *Gram. leng. cat.*, p. 389) s'explique par *ęřm* < *řirmu*.

igłėzię (Torroella) et *ęyglėzię* (Cadaqués) ont pu être influencés par les mots en *-ėze* < *-ęnsa*.

pėndre < *pėndere* a été refait sur *bėndre* < *vėndere* ou *pėndre* < **prėndere*.

utrėņę < *offerėnda* est d'après les formes en *-ėņę* < *ėna*, *-ėnat*.

tėwłę < *tėgula* est régulier; l'*é* a été empêché de se diphton-

guer par la présence de *w* implusif; à ce compte, *néwle* < *nēbula* est influencé par *nēw* < **nēve*.

éwre est régulier lui aussi, et provient de la vocalisation de *l* dans un ancien **étre* < **helera*, d'ailleurs conservé en roussillonnais. Dans **étre*, le contact de *l* implusif a empêché la diphtongaison d'avoir lieu.

ṛé < *rēm*, *ṛés* < *res* s'explique par l'action de *ṛ* initial qui a empêché la différenciation de *ē* en *é* de se produire.

Quant à *téye*, il ne remonte pas à *taeda*, mais à un type **teda*, supposé d'ailleurs par le castillan *tea*.

Laquelle des deux diphtongaisons spontanées a été la première? D'après le traitement de *é* dans *sēndre* < *cin(e)re* qui s'oppose à celui de *é* dans *tēndre* < *tēn(e)ru*, etc., on peut conclure que la diphtongaison de *é* est plus ancienne que celle de *ē*. La première s'est produite avant le passage de *-n'r-* à *-ndr-*, la seconde après. La priorité de la diphtongaison de *é* est aussi admise pour le français par W. Meyer-Lübke, *Hist. Gramm. d. fr. Spr.*, t³, p. 57 et E. Bourciez, *Éléments de ling. rom.*², p. 145.

En tout cas, l'une et l'autre diphtongaison sont très anciennes et antérieures à la chute de *e* final, et par conséquent de *u* final. Il n'est pas étonnant dès lors qu'il y ait entre le cat. oriental et le baléare la concordance étonnante que l'on constate. Sauf exceptions, on peut dire que l'*é* du catalan oriental est représenté dans ce dialecte par *é* ou *ē*, et l'*ē* par *é*. Le baléare étant du catalan oriental importé, son vocalisme a dû être à l'origine semblable à celui de la langue mère. Ce n'est que plus tard qu'il s'est différencié. Comment? Il est difficile de répondre avec précision, pour ne pas dire impossible. L'*Atlas linguistique catalan* pourra fournir quelques indications, très précieuses. Mais il ne donnera que l'état actuel de la langue. Il faudrait découvrir dans des textes bien datés et particuliers à chaque parler, des graphies qui pourraient nous renseigner sur la prononciation de telle ou telle localité, à une époque déterminée. Mais ces graphies seraient à leur tour bien insuffisantes. Puisque pour le cat. oriental *é*, continuateur de *é* roman, il y a toute une zone qui présente *é*, alors que le reste du domaine fait *ē*, doit-on dire que l'*é* du cat. oriental s'est conservé ici et modifié là? Ou bien, l'*é*

du cat. oriental a-t-il d'abord passé à *é* dans tout le domaine baléaire, dans lequel cas l'*é* actuel, correspondant à l'*é* du cat. oriental, serait une régression de l'ancien *é*?

Une chose frappe lorsqu'on lit l'excellente étude de A. Griera sur le baléaire (cf. *Bull. Dial. Cat.*, 1917, pp. 8 et 11) : tandis que l'*é* du cat. oriental provenant de *é* roman a comme continuateurs en baléaire soit *é*, soit *é*, il semble que l'*é* du cat. oriental, provenant de *é* roman dans les conditions étudiées p. 34-35, ne soit guère continué en baléaire que par *é*. A peine si dans la liste des mots donnée par A. Griera, on relève une forme comme *lentièrne* < *lantèrna* (Manacor); cf. *op. cit.*, p. 11, première ligne. Y a-t-il plusieurs formes de ce genre dans les Baléares? Doit-on admettre qu'à l'*é* (< *é* rom.) du cat. oriental a correspondu primitivement dans tout le domaine, ou dans une partie au moins, un *a* qui est ensuite passé à *é*? Ou bien ces formes sont-elles isolées, et l'*é* du cat. oriental a-t-il été conservé intact par la séquence de certaines consonnes ou groupes de consonnes (*t* implusif, *m*, *rl*, *rt*, *rd*, *rdr*, *r*)? Autant de questions auxquelles il n'est guère possible de répondre, faute de matériaux. Il est cependant un fait certain — et il importe seul pour l'instant —, c'est qu'il y a un parallélisme étroit entre le catalan oriental et le baléaire au point de vue du traitement de *é* et *é* romans. A l'*é* du cat. orient. le baléaire répond par *é* ou *é*, d'une façon générale; à l'*é* du cat. orient. par *é*. Quant au cat. or. *é* et bal. *é* ou *é*, ils correspondent ordinairement à *é* roman, parfois à *é*; cat. or. *é* et bal. *é* sont les continuateurs de *é* roman, parfois de *e*. Nous avons vu pour le cat. oriental dans quelles conditions.

* * *

Comme conclusion de cette trop longue étude, nous allons établir le tableau des divers changements phonétiques que la diphtongaison catalane, conditionnée ou spontanée, nous a amené à examiner.

I. *Phénomènes antérieurs à la diphtongaison conditionnée de é, é.*

Passage de *-ly-*, *-ny-* à *-yl-*, *-yu-*,

de *-ry-* à *-yr-*,
 de *-ssy-*, *-sty-* à *-ye*,
 de *-kl-* à *-yl-*,
 de *-kt-* à *-yt-*
 de *-ks-* à *-ys-*
 de *-gr-* à *-yr-*
 de *-dr-* à *-yr-*, cf. p. 21.
 de *-dy-*, *-gy-* à *-yy-*; cf. p. 21.

2. *Phénomènes qui se sont produits entre la diphtongaison conditionnée de é, ô et la diphtongaison spontanée de é.*

Fermeture de *-yy-* en *-j-*; cf. p. 22.

Réduction de *-yl-* (< *ly*, *cl*) à *-l-*, et de *-yv-* (< *ny*, *ndy*) à *-v-*; cf. p. 22.

Palatalisation du groupe *-ll-* en *-l-* et du groupe *-nn-* en *v*; cf. p. 36 et 40.

3. *Phénomènes que se sont produits entre la diphtongaison spontanée de é et la diphtongaison spontanée de é.*

Insertion d'un *d* transitoire dans le groupe *-n'r-*; cf. pp. 35 et 40.

Fermeture de *ô* en *ú* au contact d'un *yod* implusif; cf. p. 40.

Réduction de *-yv-* (< *ng^e*, *gn*) à *-v-*; cf. p. 40.

Réduction de *-eydu*, *-eytu* à *-edu*, *-etu*; cf. p. 40. Cette réduction peut être cependant antérieure à la diphtongaison spontanée de *é*.

4. *Phénomènes compris entre la diphtongaison spontanée de é et la fermeture de ay en ey.*

Chute de *e* final; cf. p. 23.

Chute de *u* final; cf. p. 23.

Tous ces phénomènes, y compris la fermeture de *ay* en *ey* se sont accomplis à date pré littéraire.

Ainsi donc il y a eu, d'après nous, une double diphtongaison en catalan : l'une conditionnée par un *yod* implusif, qui affecte les voyelles ouvertes *é* et *ô*; l'autre spontanée, qui n'a affecté que les voyelles palatales *e* et *é*. Pour ce qui est de la

première, le catalan rejoint le groupe gallo-roman, et se différencie du castillan dans lequel au contraire le *y* a fermé *é* et *ó*. Pour ce qui est de la seconde, le catalan est d'accord avec le gallo-roman septentrional, mais non avec les parlers provençaux; il est encore d'accord en partie avec le castillan qui ne diphtongue que *é*, mais conserve *é* intact. Quand nous disons «le catalan» il faut entendre l'ensemble du domaine pour le premier cas, la région du catalan oriental (et les Baléares, où la langue a été importée par les habitants de l'Est de la Catalogne) pour le second. On voit ce qui manque au phénomène de la diphtongaison tel qu'il apparaît en catalan : le catalan ignore la diphtongaison spontanée des voyelles vélares *ó* et *ó* que connaît le français, en partie le castillan (*ó* > **uo* > *ué*), et en partie aussi une portion du domaine provençal (Sud-Est) où l'on constate une diphtongaison relativement récente de *ó*; cf. W. Meyer-Lübke, *Die Diphth. im Prov.*, 3^e partie, et J. Anglade, *Gram. anc. prov.*, p. 76.

Quant à la date respective des deux diphtongaisons, conditionnée et spontanée, on peut voir ce que nous en pensons. L'analyse du phénomène nous a amené à placer la première à une date plus ancienne que la seconde. Nous sommes par conséquent d'accord avec ce que dit E. Bourciez à propos du gallo-roman : «En Gaule, c'est devant un élément palatal que la diphtongue paraît s'être d'abord produite, sans doute dès le v^e siècle: le Sud en général a participé comme le Nord au développement de *pěctus*, *nöcte* en **pieytus*, **nuoyte*... Un peu plus tard, au contraire, se sont produits **piede*, **muola*, qui n'appartiennent plus qu'au Nord...» : cf. *Éléments de linguistique romane*², § 154, c. Mais son avis diffère de celui de C. Voretzsch (cf. article cité, pp. 631 et 633) et de W. Meyer-Lübke (cf. *Hist. Gramm. d. fr. Spr.*, 1³, §§ 53, 56, 59) qui placent en premier lieu la diphtongaison spontanée de *é*, *ó*, en gallo-roman. Que faut-il penser pour le catalan?... Nous maintenons notre position. *Chi non rósica, non rósica*.

P. FOUCHÉ

Janvier 1925.